

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ
S'adresser, 26, rue DROUOT
À L'HOTEL DU « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^o
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT
Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	15 »	30 »	60 »
Départements.....	18 75	37 50	75 »
Union postale.....	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

Lettre à une dame qui veut s'instruire : ABEL BONNARD.

La Vie de Paris : Lecture chez Rodin : GABRIEL MOUREY.

Après la grève : La vraie faute : EMILE BERR.

Le Concours hippique : CH. D.

Il faut savoir : LUCIPHAR.

Le premier beau jour : R. G.

Dessin : A quoi rêvent les jeunes filles : FORAIN.

Le Monde religieux : L'excommunication de l'abbé Murri : JULIEN DE NARFON.

Les réunions d'hier.

La musique païstérinienne à Neuilly : HENRI EXPERT.

Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.

Avant « la Scandale » : DENYS AMIEL.

Les Concerts : ROBERT BRUSSEL.

Lettre à une Dame qui veut s'instruire

Ainsi, madame, voici que tout d'un coup ce que vous savez ne vous suffit plus, et vous souhaitez de vous instruire. Vous ressentez cette espèce de noble malaise, d'honorable mécontentement de soi qui fait qu'on ne veut plus vivre dans la médiocrité et le détachement de l'ignorance, qu'on veut, au contraire, avancer dans la connaissance des choses et augmenter ses notions comme un arbre étend ses racines. Rien n'est plus louable qu'un tel sentiment. On voudrait seulement vous avertir d'un danger bien grave.

Regardez cette dame ou plutôt encore écoutez-la. Elle se flatte de s'instruire et d'être instruite. Je ne prétends pas qu'elle lise des livres, car cela demande un effort auquel elle répugne assez; mais du moins elle suit des cours, ou du moins elle croit les suivre, puisqu'elle y assiste. Elle est une assidue de toutes les conférences. Vous n'êtes pas, madame, sans avoir remarqué la vogue qu'ont les conférences et sans avoir soupçonné les raisons de leur succès. La première, sans aucun doute, c'est le talent adroit et délicieux de plusieurs conférenciers. La seconde, je le crois, vient de la nature d'un public moderne plus parvenu qu'il n'est curieux : le public afflue à ces sortes de séances, dans l'idée que l'orateur a pris toute la fatigue pour lui et qu'ainsi les assistants n'auront qu'à ouvrir l'oreille pour s'instruire sans effort : comme s'il y avait, pour l'esprit, aucun profit véritable sans une peine réelle. Mais n'importe, votre dame est là au premier rang, et donne les signes, tour à tour, de l'attention la plus tendue ou de la distraction la plus hautaine. Elle retient au hasard des morceaux de phrases, qu'elle transformera, à peu près selon la parole de Shakespeare, en quelque chose qui ne sera pas sûrement riche mais qui sera sûrement étrange. C'est un pédant en dentelles; sa voix professe; elle se sert des mots avec une imprudence et une assurance qui émerveillent ceux qui ne savent point et qui font frémir ceux qui savent. Ceux-ci ont la même appréhension, à la voir manier au hasard toutes les doctrines, qu'on éprouve à voir des armes à feu aux mains des enfants. Mais est-ce que la dame s'en soucie? Les ignorants sont assez nombreux pour lui faire la réputation qu'elle souhaite; et elle ne sait pas que solliciter l'admiration des médiocres, c'est perdre l'estime des délicats, qui seule importe. Elle trouve qu'il est facile de savoir. Elle s'affuble de toutes sortes de notions et suspend des lambeaux de toutes les doctrines à son esprit, jusqu'à en faire quelque chose d'assez pareil à ces épouvantails qu'on voit dans les champs. Elle n'a rien puisé à la source; c'est une mise en quête de détails sans avoir appris les éléments, de sorte qu'elle ne peut coordonner ce qu'elle apprend, et qu'elle enfasse sans savoir bâtir. Cet auteur dont elle parle si délibérément, peut-être ne sait-elle pas au juste quand il a vécu, ni même ce qu'il a fait; elle ne le connaît pas, mais elle le juge. Son but est atteint puisqu'elle est sûre de ne jamais se taire, puisqu'il n'est pas de sujet sur lequel elle ne puisse dire une erreur. Et comme on ne peut essayer de rectifier et qu'on ne proteste que par le silence, elle croit sentir, dans ce silence, l'hommage et l'approbation, et elle a le sentiment de ne prononcer que des paroles définitives.

Madame, je vous en supplie, ne devenez pas ainsi! N'allez pas apprendre un peu de tout! Pourquoi ne pas vous le dire? Les femmes, sauf quelques exceptions singulières, ne sont pas faites pour une vie purement, distinctement intellectuelle. L'intelligence de l'homme peut et doit être séparée de sa sensibilité; elle doit fonctionner à elle seule, et n'est point d'autre soin dans la vie, celui de comprendre et d'apprendre suffirait à occuper tous ses jours. L'intelligence des femmes ne se suffit pas; il faut que leur sensibilité la soutienne. Toute vie purement cérébrale exige une méthode, sans quoi elle est sans profit; et cette méthode, à laquelle si peu d'hommes peuvent se hausser, semble décidément au-dessus de l'effort des femmes; elles n'ont pas appris à apprendre. Leur esprit même en est-il la force, leur vie ne le leur permet pas. Trop de demi-connaissances font en elles un amas bizarre, un inutile bric-à-brac. Lorsque l'on rencontre une femme un peu remarquable, il est facile de constater qu'elle ne s'est point augmentée en lisant de tout, mais au contraire, en fréquentant assidûment, en allant retrouver sans cesse, un petit nombre d'ouvrages choisis, qui s'accordaient avec sa nature.

Elle a fait mieux que de lire beaucoup, puisqu'elle a relu souvent. Elle a fait de deux ou trois écrivains ses amis intimes et secrets, les conseillers intimes de son cœur royal. Ainsi est-elle arrivée à des connaissances profondes. Sa sensibilité a guidé tout son esprit; une froide curiosité n'aurait pas suffi à l'accroître; l'âme d'une femme ne s'enrichit qu'en aimant.

J'espère, madame, que tout cela ne vous désobligera point; il faudrait vraiment renoncer, lorsqu'on compare les deux sexes, à cette rivalité ridicule qui fait qu'on doit toujours en proclamer un vainqueur; cela est puéril, et le seul souci qu'on doive avoir en de tels sujets, c'est de voir comme elles sont des réalités que nul ne pourra changer. Si les femmes pouvaient avoir, d'ailleurs, ces qualités que briguent certaines d'entre elles, ce ne serait qu'en perdant leurs qualités inestimables, celles qu'on adore. Ces espèces de fausses savantes se croient bien orgueilleuses et ne le sont guère; tout d'abord, elles n'entrent pas vraiment, le plus souvent, dans la vie intellectuelle, car elles n'acquièrent point des connaissances pour le profond plaisir de les posséder, mais seulement pour s'en faire des ornements nouveaux; et leur pédanterie n'est que de la coquetterie transposée; et sans doute viennent à cette coquetterie-là celles qui sont moins habiles à l'autre, les femmes qui veulent nous étonner étant le plus souvent celles qui n'ont pas su nous séduire. Mais en voulant avoir des esprits d'hommes, elles ne font que perdre leurs qualités propres. Qu'elles aient assez d'orgueil pour rester soigneusement elles-mêmes. La valeur d'une civilisation se prouve par la variété des types qu'elle produit. Plus les hommes seront soumis au dur travail, plus ils auront besoin de retrouver des êtres dont la grâce leur soit un repos, une récréation, un jardin. Les vraies femmes occupent leur voisin sans la détruire; elles savent discrètement ce qu'elles savent, elles nous le cachent presque avec pudeur; elles ont des paroles qui ressemblent encore à leurs regards; bien loin de vouloir nous dominer de leur science, elles veulent parfois nous questionner et poussent la condescendance jusqu'à sembler apprendre de nous. Et qu'on ne croie pas que de telles femmes ont un rôle plus restreint, et peuvent moins connaître des choses de l'âme ou des œuvres de l'art; il n'est rien, au contraire, dont on ait plus besoin que de leur opinion. Mais justement ce qu'on leur demande, ce n'est pas un avis d'homme, renseigné, raisonné, didactique, qu'un homme donnera toujours mieux qu'elles. C'est leur petit sentiment irremplaçable, profond, mystérieux, intuitif, si délicat qu'il semble à peine un avis, si sûr qu'il vaut presque un jugement. C'est ainsi que les femmes nous sont précieuses; c'est ainsi que nous les consultons comme des oracles charmants.

Abel Bonnard.

LA VIE DE PARIS

Lecture chez Rodin

Avant-hier samedi, au cœur du faubourg Saint-Germain, dans un décor d'autrefois, tout imprégné de souvenirs héroïques et religieux, des artistes, des écrivains, de belles jeunes femmes élégantes et gracieuses assistaient, recueillis et charmés, à une noble fête en l'honneur de l'art français et des traditions françaises.

C'était chez Rodin. Rue de Varenne, 77, au rez-de-chaussée de l'ancien hôtel Biron qui fut, depuis des années et des années, jusqu'à ces derniers temps, la maison mère des Religieuses du Sacré-Cœur, le statuaire de la *Porte de l'Enfer* a loué un vaste appartement. L'imense cour d'honneur est aujourd'hui déserte; l'herbe y croît; les communs sont inhabités. À gauche, un portail s'ouvre sur une autre cour qui a des airs de béguinage; au fond, l'hôtel développe sa monumentale façade.

Les marches du perron franchies, le vestibule, avec ses nombreuses et hautes colonnes, fait penser à l'atrium d'un palais de Paléolite; l'énorme escalier qui y prend naissance, tout nu, tout dépouillé de ses vieilles splendeurs, recueilli et charmés, à une noble fête en l'honneur de l'art français et des traditions françaises.

Par une porte basse dissimulée en un coin d'ombre, on entre chez Rodin. Une claire atmosphère y règne, et de la solennité. Les murs, du haut en bas, sont revêtus d'admirables boiserie blanches aux panneaux sculptés; quelques meubles : de vieux bahuts, de vieilles armoires, des consoles sur lesquelles, dans des vases de porcelaine unie, s'ouvrent des bouquets de tulipes jaunes. Sur une selle, un groupe de marbre, voilé par un nuage de toile, laisse deviner le radieux mystère de ses formes; au mur d'un salon, cent dessins s'accrochent, miroitants. Rien de plus. Et là-bas, derrière les doubles vitrages des fenêtres, le vieux jardin attend le printemps; le long des allées droites, les lilas verdissent à peine, les arbres taillés ont leurs branches toutes noires encore, à travers lesquelles se modèle l'absolue d'une chapelle, dans la lumière.

De la noblesse, du silence, du recueillement : tout parle ici d'une vie si différente de la nôtre que les amis du maître réunis là en revenant du cimetière Montparnasse où ils sont allés tout à l'heure jeter des fleurs sur la tombe fermée depuis trois ans d'Eugène Carrière n'ont pas eu de voix haute, chuchotant quand ils s'abordaient comme dans un lieu sacré. Lui, va et vient, hospitalier, souriant de son regard fin, si fin, si vite malicieusement derrière les verres épais de son lorgnon. Fort et solide comme un de ces petits chènes trapus, aux branches point hautes, mais ramassées, tassées sur elles-mêmes.

Cependant, l'on s'est assis et devant une petite table, M. Charles Morice s'installe. Avec le consentement de Rodin, il a réuni et mis en ordre ses notes de voyage, de pèleri-

nage, serait plus vrai, aux beautés architecturales de l'île-de-France, les fruits de ses méditations et de son expérience; et il nous convie à en respirer le généreux parfum.

Ce sont de brefs morceaux auxquels une pensée unique donne de l'unité : le respect et l'amour de la tradition. « J'écris ici mon testament », dit Rodin à la fin de l'un d'eux. Renan est parti de sa grise Bretagne pour aboutir à sa *Prise sur l'Acropole* et à la compréhension du génie grec. « Moi, s'écrit Rodin, c'est des Grecs que je suis parti, pour aboutir à l'intelligence de l'art gothique, qui est la fleur la plus parfaite et la plus miraculeuse du génie français. » Sous la voûte romane de Notre-Dame de Melun, devant deux colonnes coupées, dont l'élan est, à la fois, si gracieux et si énergique; autour des contreforts et des arcs-boutants de Reims, d'Amiens, de Chartres, dont les masses et les courbes ont tant de majesté et de légèreté, Rodin s'arrête et médite. Une exaltation sublime s'empare de lui, le transporte; le miracle français n'est-il pas aussi prodigieux que le miracle grec? Les statues de héros et de saints que les imagiers du moyen âge ont si habilement, si génialement abritées sous leurs dais de pierre pour que la lumière les caresse et les glorifie mieux, qui donc oserait les dire moins belles que les statues divines de l'Hellade? Les colonnes de Chartres et du chœur de Beauvais, en quoi, pourqu'on se raient-elles moins harmonieuses, moins rythmiques que celles du Parthéon? Les restaurateurs, contre lesquels Rodin s'élève avec violence, ont eu beau les défigurer, ces chefs-d'œuvre de notre race : ils n'en portent pas moins le témoignage d'un génie français, ils ne constituent pas moins le fonds de l'inestimable trésor de traditions qui, à travers la Renaissance, le siècle de Louis XIV, se sont perpétués, quoique amoindris et de moins en moins comprises, jusqu'à nous. En lisant les textes de Rodin, M. Charles Morice, par fois, laisse s'émouvoir sa voix. Debout, à l'embranchement d'une porte, le maître écoutait, les yeux baissés, comme plongé dans un rêve intérieur. Un frisson d'enthousiasme parcourait l'auditoire. Ce furent de belles minutes, auxquelles la haute noblesse du milieu, les paisibles perspectives aperçues par les larges fenêtres donnaient plus encore de beauté.

À l'heure d'honneur un grand artiste mort, ces hommes et ces femmes se sentaient heureux d'honorer un grand artiste vivant et de communier en un même amour des gloires les plus pures et des traditions les plus fécondes de la patrie...

Lui, notre hôte, solide et ferme dans la pleine santé de sa verte vieillesse, ressemblant à l'un de ces prophètes qui regardent, du portail doré de nos cathédrales, passer la vie...

Gabriel Mourey.

Échos

La Température

Des averse intermittentes sont encore tombées hier matin à Paris. Vers dix heures, ces courtes ondes avaient cessé, mais le ciel est resté couvert. La température est relativement très fraîche.

À sept heures du matin, le thermomètre marquait, cependant, 6° au-dessus de zéro et atteignait 12° l'après-midi. La pression barométrique en baisse modérée accusait 75^{mm}.

Une profonde dépression s'est avancée sur les îles Britanniques, le baromètre indiquait hier 74^{mm} à Valentia. Une averse de pluie élevée couvre le nord de la Russie.

Des pluies sont tombées sur le nord et l'ouest de l'Europe; en France on en signale dans le Nord-Ouest seulement; à Cherbourg, à Brest et à Nantes. Sur la Manche et la Bretagne, la mer est très agitée.

La température s'est relevée notablement en Bretagne; on notait 11° à Nantes et à Biarritz, 17° à Alger.

En France, un temps pluvieux et doux est probable.

La température du 28 mars 1909 était, à Paris : 5° au-dessus de zéro le matin et 6° l'après-midi; baromètre : 767^{mm}; pluie très froide.

Monte-Carlo : Température (Terrasse du Casino), à dix heures du matin, 23°; à midi, 28°. Temps d'été.

Du New York Herald :

A New-York : Temps beau. Température : maxima, 10°; minima, 3°. Vent nord-ouest.

A Londres : Temps pluvieux. Température : maxima, 12°; minima, 5°. Vent sud. Baromètre : 747^{mm}.

A Berlin : Temps variable. Température (à midi) : 6°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Saint-Cloud. — Gagnants du Figaro :

Prix de Tessancourt : Erié Aubry; May Weed.

Prix des Allées : Noël II; Marchenot.

Prix de la Pommeraye : Five O'Clock; Charmoy.

Prix des Tournières : Erié Charron; Lacune.

Prix d'Écuemont : Cornstalk; Vincent.

Prix de Bailly : Cortado; Taupin.

A Travers Paris

C'est à bord du contre-torpilleur *Claymore* que le Président de la République passera la revue de l'escadre de la Méditerranée, qui appareillera dès le 15 avril pour Villefranche.

Des expériences de télégraphie sans fil seront faites à cette occasion en présence de M. Fallières. Des radiotélégrammes seront échangés par la tour Eiffel entre l'escadre et le palais de l'Élysée.

Un radiotélégramme annonce que le paquebot *Guadeloupe*, qui transporte le président Castro et sa fortune, pourra débarquer ce dernier à la Trinité, le dimanche 11 avril, jour de Pâques.

En sorte que le dictateur arrivera du même coup à Pâques et à la Trinité. On en fera quelque chanson à Caracas.

Du brillant discours prononcé hier par le ministre de la justice, au banquet de Neuilly, — et qui soulèvera des dis-

cussions assez vives, — il est une image qui aura grand succès. M. Briand, parlant des luttes sociales actuelles, des grèves de fonctionnaires, etc. :

Ce sont choses nouvelles, a dit le ministre. Je reconnais que par certains côtés elles peuvent être inquiétantes, redoutables, pernicieuses. Que voulez-vous? C'est le premier accès de goutte d'une société qui politiquement a vieilli.

Le mal fera fortune.

Patard éteint l'électricité : l'accès de goutte.

Les demoiselles du téléphone coupent les communications : l'accès de goutte.

Les chemins de fer ne circulent plus : l'accès de goutte.

Et quel régime faut-il suivre pour se guérir du mal? Il ne semble pas, hélas ! que, tel qu'il est pratiqué, le régime républicain ait bien réussi à notre société arthritique. On attend vainement de la politique actuelle la guérison radicale.

M. Emile Ollivier vient d'écrire, de sa propriété de La Moutte où il a passé l'hiver, à quelques-uns de ses amis de Paris, que, contrairement à ce qu'il avait espéré, il ne sera pas là, le 1^{er} avril, pour prendre part aux élections académiques.

La cause de ce retard tient uniquement à la nécessité dans laquelle il se trouve de prolonger la période de repos à laquelle l'oblige un peu de fatigue provenant de l'excès de travail auquel il s'est livré. En cinq mois, il a écrit le quatrième volume de son *Empire libéral* et la moitié du quinzième et dernier. Il n'est pas besoin d'être ologogène pour ressentir quelque lassitude après un tel surmenage et nous en connaissons de plus jeunes qui n'auraient pas été capables d'en supporter les effets.

M. Emile Ollivier compte rentrer à Paris à la fin des vacances de Pâques pour présider à la publication de son nouveau livre.

La fin de la *Révolution*. La *Révolution* était un journal que nos lecteurs connaissent peu. Il paraissait depuis le 1^{er} février et avait pour objet de démontrer la supériorité de l'action directe sur l'action parlementaire.

Hier, parvenu à son cinquante-sixième numéro, le journal a pris congé de ses lecteurs, avec beaucoup de dignité, sans réclamation ni reproches. On sait qu'il avait été fondé par M. Charles Malato, avec le montant d'un héritage qui lui avait été légué récemment. M. Charles Malato est un révolutionnaire de bonne foi. Son mépris de l'argent, son abnégation modeste en fournissent la preuve.

Mais le fondateur de la *Révolution* est également un homme d'ordre. En prenant congé de ses lecteurs, il écrivait hier :

Nous n'avons pas voulu user d'expédients, ni nous exposer à une liquidation difficile; nos règlements en cours nous permettent de solder le décompte normal que nous avions chez nos fournisseurs.

La *Révolution* ne laissera pas de dettes dans son quartier.

Coin de rue.

— Donnez-moi la *Presse*, madame !

La pauvre, avant de remettre le journal, passe le doigt sur le titre.

— C'est bien cela, n'est-ce pas, monsieur ?

Vous la regardez, un peu surpris. Dans le maigre visage, les prunelles sont éteintes. Elle dit doucement, d'une voix humble :

— Je vous demande pardon. Je suis aveugle.

Elle se tient, chaque soir, à l'angle de la rue Montmartre et du boulevard. Elle est appuyée contre une devanture, et, toutes les minutes, elle dit : « Dernières nouvelles ! Importantes nouvelles ! » Elle a ses clients, qui, pour rien au monde, n'achèteraient à une autre leur journal quotidien. Ils ont pour elle mille attentions :

— Ne vous dérangez pas. Je vais me servir moi-même.

Ils se servent. Si, par hasard, la marchande laisse tomber une feuille, ils se précipitent pour la ramasser. Ils sont galants et courtois. Et puis, il leur arrive de payer avec une pièce blanche le journal d'un sou.

Aussi, l'infirme est très jalouse. Les autres camelots vont avec dépit qu'elle bénéficie de libéralités anormales. L'un d'eux, hier, la montrant du doigt, disait :

— Pourquoi qu'elle ne va pas à Nanterre ?

Les badauds ne vont plus passer dans Paris ce problème omnibus de *Panthéon-Place Courcelles*, qui jadis émut la verve fantaisiste du pauvre Alphonse Allais. Le Conseil municipal a décidé que cette ligne légendaire serait remplacée par une autre d'un parcours mieux défini : *Odéon-Place Pereire*. C'est une satisfaction accordée à la curiosité publique, car on eût vainement cherché dans la nomenclature parisienne la place Courcelles. En revanche, rien ne sera changé au parcours serpentin de cet omnibus qui semblait obéir à l'axiome bien connu : « La Nature a horreur du vide. » Cette bonne petite voiture ne pouvait en effet passer aux abords d'une rue déserte, lointaine, abandonnée, sans s'y enfoncer, pour la joie des voyageurs les moins pressés, qui avaient tout le temps de lire un roman de trois cents pages avant d'arriver à destination.

Les deux fameux groupes *Cerfs et Biches*, de Gardet, dont on avait commencé la fonte il y a plusieurs semaines, sont depuis quelques jours entièrement « coulés » et on en a commencé le « montage ».

Mais voici qu'on hésite maintenant à les placer à la porte Dauphine, à l'entrée de l'avenue du Bois.

— Il est possible, nous disait hier un des

fonctionnaires préposés à la décoration des promenades parisiennes, que ces groupes fassent partie d'un ensemble d'œuvres d'art que l'Etat vient d'offrir à la Ville de Paris, et qu'on les place, en définitive, non plus à l'entrée même du bois de Boulogne, mais en dehors des grilles de la porte Dauphine, dans l'avenue.

Ce dessein, n'en déplaise aux décorateurs officiels, est déplorable ; nous espérons bien qu'on renoncera à le réaliser et qu'on reviendra au premier emplacement qui avait plu à tous les amis de Paris.

MONOLOGUE DE SIMYAN

« Ainsi donc, il est terminé, Mon cauchemar sinistre, étrange : Je n'ai pas démissionné ! »

Comme dit Capus : tout s'arrange.

Certes, chacun me blâma ; on eut pour moi des fureurs d'Oreste Quand, paraissant Mac-Mahon, Je répondais : — J'y suis, j'y reste.

Et malgré tous je restai ! On me traita dans les gazettes Comme un vieux timbre oblitéré ; J'étais l'empereur des mazzettes ;

J'eus contre moi le gros public, La téléphoniste à l'œil tendre... Déplaire à tous, voilà le hic !... Il faudrait cependant s'entendre.

Pourtant on doit s'apercevoir Que, fier, dédaignant les ripostes, Seul j'ai su faire mon devoir En demeurant fidèle aux Postes ».

Hugues DELORME.

Il y a, cette année, six cents ans que la première horloge fut installée en haut d'un clocher.

Il est établi, en effet, que la première horloge qui se soit substituée au vénérable cadran solaire fut celle du campanile de Saint-Eustache, à Milan, installée en 1309. Dante y fait allusion plusieurs fois. Elle inspira beaucoup de curiosité à tout le monde, et elle fournit à la mélancolie des poètes des variations nouvelles.

Depuis six cents ans qu'il y a des horloges, et qui lournent, peu de choses ont changé. Nous ne vivons pas beaucoup plus longtemps, mais nous trouvons plus courtes les heures mieux mesurées.

Les cochers de fiacre sont décidément des lecteurs très assidus des feuilles publiques. Ils les lisent même trop.

À peine les journaux avaient-ils annoncé, il y a quelques semaines, le retrait probable des pièces grecques, que ces braves gens refusaient obstinément toute monnaie à l'effigie du roi Georges I^{er}.

Maintenant que la nouvelle est officielle, ils dédaignent, même comme pourboire, cette monnaie.

Cette prudence est excessive, car les pièces grecques ont toujours cours. Il nous paraît utile de prévenir nos lecteurs qu'elles ne seront retirées de la circulation qu'au mois de septembre.

C'est demain mardi, qu'aura lieu à l'hôtel Drouot, salles 9 et 10, l'exposition particulière et mercuriale de l'exposition publique de l'intéressante collection de M. le comte de L.

On signale comme devant attirer l'attention des amateurs parmi les tableaux, notamment des œuvres de Fragonard, Largillière, Mme Vigée-Lebrun, une suite remarquable de toiles de John Lewis Brown, des gravures anciennes anglaises et françaises, une très belle console d'époque Régence et de nombreux objets d'art.

La vente aura lieu le 1^{er} avril, à deux heures, par le ministère de M. Henri Bernier, commissaire-priseur, assisté de MM. Sortais, Danlos et Duplan, experts.

Ne vous est-il pas arrivé de vous retourner dans la rue pour mieux voir une femme à l'allure distinguée, délicieusement silhouettée dans un élégant costume tailleur, et n'avez-vous pas été hanté par la pensée d'arrêter cette personne pour lui demander l'adresse de son tailleur ?

Cette adresse, la voici : Henri Petit, boulevard Malesherbes, le grand tailleur-couturier, la vogue de cette saison, qui, à l'occasion de ses immenses agrandissements, vient de créer en costumes tailleur de vrais petits chefs-d'œuvre au prix de cent soixante-quinze francs sur mesure.

Hors Paris

Le hasard d'une excursion nous conduisant, l'autre jour, dans l'un des gros bourgs de la Beauce, l'une des provinces où se sont le mieux conservées quelques-unes des traditions du passé. Un gros fermier du cru, meunier en même temps, venait de mourir, et tous les moulins de la région étaient arrêtés, les ailes en croix.

Malgré un vent fort et favorable. C'est la tradition beauceronne qui le veut ainsi. Dès que, dans un pays, le meunier meurt, le moulin est aussitôt arrêté. Le garde-moulin plie les toiles le long des verges des ailes, les met « en croix » et tourne le moulin vers la maison de son maître défunt. Aussitôt, dans les villages voisins, les moulins sont, en signe de deuil, arrêtés. On ne les remet en marche qu'après le repas des funérailles. Il faut noter que lorsque les moulins sont mis au repos pour toute autre raison que celle d'un deuil, les ailes sont toujours placées en X, jamais en croix...

Pour cette fois — une fois n'est pas coutume ! — l'inflexible théorie de la ligne droite a dû fléchir et la toute-puissance orgueilleuse de la science a dû courber la tête devant la force invincible des traditions populaires.

Il y a à Lardy, près d'Etampes, dans la merveilleuse vallée de la Juine, une

pierre merveilleuse dont le simple contact a la vertu de guérir les maladies d'entrailles... On l'appelait — on l'appelle encore — la *Roche qui tourne*, parce que chaque fois que minuit sonne, elle « fait un tour sur elle-même ». L'usage, vers 1840, la Compagnie d'Orléans fixa en ces parages le tracé de ses lignes, les gens du pays en exigèrent la modification de façon que la « pierre qui tourne » fût épargnée. Delà cette courbe accentuée de la voie que l'on remarque entre Lardy et Chambrande.

Cette année, la Compagnie a doublé ses voies en cet endroit, mais la roche merveilleuse a encore été respectée. C'est le triomphe du folk-lore.

Une importante nouvelle est parvenue par télégraphie sans fil du paquebot qui emporte vers les côtes africaines M. Théodore Roosevelt. La mer est très mauvaise, et l'ancien président n'a pas paru à table. Serait-il sujet au mal de mer? Telle est la grave question qui se pose aujourd'hui de New-York à San-Francisco, et de Chicago à la Nouvelle-Orléans.

Ce qui, en la circonstance, contrariera le plus l'ancien président, c'est que, alors qu'il croyait être à l'abri, au moins pendant la traversée, de toute interview, la curiosité publique aura pu se renseigner sur sa présence ou non à la table du bord.

Nouvelles à la Main

— Au fond, quel a été dans tout cela le rôle de M. Simyan? Quelles mesures a-t-il prises?

— Les mesures d'une veste.

— Pourquoi cette conférence? Et d'abord qu'est-ce que c'est

A quoi rêvent les jeunes filles

Par FORAIN



— Très chic, ton fiancé. Il admet le divorce.

crer une heure par semaine pour donner ces notions indispensables aux élèves des écoles normales, des écoles militaires, techniques et artistiques?

On leur apprend assez de choses inutiles qui encombreront leur mémoire. On pourrait bien s'adresser un peu à leur intelligence pratique, afin de leur permettre de se défendre dans les batailles de la vie.

Voilà du vrai modernisme et peu coûteux ! Inutile de créer des chaires nouvelles. Adressez-vous aux professeurs de comptabilité des Ecoles Commerciales : ils seront tous très heureux de donner une heure par semaine de leur savoir et de leur expérience financière aux élèves des autres grandes écoles.

Je n'ignore pas qu'un tel enseignement est déjà donné dans les établissements spéciaux, et je profite de l'occasion pour signaler à nos lecteurs les cours excellents de science financière qui sont professés à l'Ecole des sciences politiques, par exemple ; mais, outre que ces cours ne s'adressent qu'à de futurs spécialistes, ils ne sauraient suffire aux besoins que nous constatons.

Ce que nous devons demander, c'est que tous les élèves de nos lycées, à l'âge où ils se préparent à l'apprentissage des carrières, soient initiés aux réalités économiques : nous voulons non pas des leçons détaillées et minutieuses, des développements théoriques, mais les notions indispensables, élémentaires, qui leur permettront de voir clair dans un bilan ou un mémoire de fournisseur, un devis d'architecte, un compte de succession, et d'échapper à tous les pièges, petits ou grands, qui pourraient leur être tendus. Non seulement on leur évitera ainsi les catastrophes ou les ruines, mais le sens commercial que fera naître ce modeste enseignement pourra se développer dans des esprits jusque-là éloignés de telles idées, et leur inspirer des initiatives du plus haut intérêt commercial et industriel dont bénéficieront eux-mêmes et les leurs, et les intérêts généraux de la nation.

Un peu de finance aux écoles, s. v. p.
Luciphar.

UNE DOT ASSURÉE

Doter ses enfants, quel sujet de constantes préoccupations pour des parents prévoyants ! Aujourd'hui, par son travail, le père de famille peut mettre quelque argent de côté ; mais qu'il disparaisse demain, ses sacrifices auront donc été inutiles ?

Non, s'il a confié ses économies à une Compagnie de tout repos, comme la « Nationale Vie » (entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat), en souscrivant une assurance dotale. Qu'il vienne alors à décéder, fut-ce le lendemain du contrat, son but n'en sera pas moins atteint, car le capital stipulé sera versé à l'enfant à la date fixée, sans qu'il y ait, désormais, aucune prime à payer ; si l'enfant vient à décéder avant l'échéance, la Compagnie restitue intégralement les primes versées.

Envoi gratuit de tous tarifs et renseignements. S'adresser au siège social, 2, rue Pillet-Will, à Paris, ou aux agents généraux en province.

LE MONDE RELIGIEUX

L'excommunication de l'abbé Murri

On sait que le Souverain Pontife vient d'excommunier nominativement l'abbé Romolo Murri, chef des démocrates chrétiens en Italie.

L'inconvénient de cette excommunication, c'est qu'ayant été fulminée au lendemain de l'élection de cet ecclésiastique à la Chambre italienne, où il a d'ailleurs fait connaître son intention de siéger à l'extrême gauche, beaucoup seront tentés de lui attribuer un caractère politique, ce qui ne répond assurément pas à la pensée de Pie X, Pape exclusivement religieux, comme nul ne peut l'ignorer.

Ce qu'il y a en outre de très particulier dans la mesure si grave dont le Saint-Siège a frappé l'abbé Murri, c'est qu'elle n'atteint pas à proprement parler une doctrine, ni moins une doctrine définie, mais plutôt une certaine disposition d'esprit vis-à-vis de l'autorité religieuse.

Dans son livre *La Filosofia nuova e l'Enciclica contra il modernismo*, l'abbé Murri a critiqué d'une manière très acerbe les théories de l'immanence, du monisme idéalistique, la philosophie du devenir et l'effort si intéressant tenu par M. Le Roy, l'éminent auteur de *Dogme et Critique*, pour adapter, par une interprétation plus rationnelle, l'enseignement dogmatique de l'Eglise aux progrès de l'esprit humain. Ces théories, cette philosophie, cet effort sont condamnés par l'Encyclique *Pascendi*. L'abbé Murri parle au surplus le langage de l'école. Et encore bien qu'il attache une importance sans doute trop exclusive aux preuves psychologiques dans la recherche de la vérité, ainsi que le lui reprochait récemment M. Vidal dans une étude très documentée de la *Revue du clergé français*, il a cette originalité de prétendre demeurer scolastique en philosophie et en théologie, tout en poursuivant sur des terrains qu'il juge devoir échapper au magistère doctrinal des réformes les plus audacieuses. « Logiquement », écrit encore M. Vidal, il peut passer pour le père authentique du modernisme en matière de discipline ecclésiastique et de sciences sociales.

Et voilà précisément le genre de modernisme qu'on lui reproche. C'est le modernisme d'insubordination. Et il est en effet évident qu'il ne reconnaît pas à l'autorité religieuse comme telle le droit d'imposer à quiconque une opinion en tout ce qui touche directement l'économie sociale ou la politique. Or l'autorité religieuse intervient constamment de nos jours dans ces questions. Et elle y intervient depuis quelques années d'une manière qui s'harmonise mal avec les conceptions ou les aspirations du chef de la démocratie chrétienne dans la Péninsule. Des lors, les heurts étaient inévitables entre cette indépendance, d'une part, et cet autoritarisme, d'autre part. Ni le Pape ne voulant rien céder d'une autorité dont il croit que le plein exercice importe souverainement au bien des âmes, ni l'abbé Murri ne voulant

rien abdiquer d'une liberté qu'il juge légitime et nécessaire, l'issue du conflit semblait inévitable. Ce ne pouvait être que l'exode du prêtre. A la vérité, il s'était déjà, en quelque manière, excommunié lui-même, comme on en peut juger par sa réponse à la dernière motion canonique que Mgr Castelli, archevêque de Fermo, avait reçu mission de lui adresser. « Après tout ce que je vous ai écrit dans ces derniers temps, lui mandait ce prélat, je n'ai plus le courage, ou mieux la force de rien dire de plus. Que Dieu ait compassion de vous ! »

Et l'abbé Murri de répondre : « ... Je savais... qu'avec Pie X et son Eglise officielle une conscience de prêtre, intimement et sincèrement religieuse, ne peut plus désormais et ne pourra plus pendant longtemps agir de concert dans une œuvre de renouvellement religieux et moral de la présente société démocratique. J'avais déjà signifié à Votre Excellence et montré par les faits que je voulais désormais travailler pour la foi et les idées religieuses et pour toutes les causes humanement nobles en dehors du cercle de votre troupeau exsangue. Il y a beaucoup de consciences qui ne sont pas de ce troupeau... On peut faire aujourd'hui en Italie beaucoup plus de bien spirituel sans vous qu'avec vous. L'excommunication dont vous me menacez m'apparaît donc seulement, à part la vaine théâtralité et les détails incivils, comme un mode de prendre note des déclarations que je vous ai déjà faites. »

Pie X n'a jamais aimé l'abbé Murri, et il n'a pas attendu d'être élevé au souverain pontificat pour se faire à son sujet une opinion des moins favorables. « *Zé un repubblicano* », avait-il accoutumé de dire en son dialecte vénitien. « C'est un républicain ». Pour le patriarche de Venise, qu'un loyalisme très sincère unissait affectueusement à la maison de Savoie, ce qualificatif de républicain exprimait une tare impardonnable.

Dans son livre si intéressant *Les Modernistes*, M. Paul Sabatier raconte que le cardinal Sarto était allé jusqu'à interdire aux prêtres de son diocèse la lecture des journaux de M. Murri. Or ce dernier était alors l'hôte du cardinal Manara, archevêque d'Ancone, à qui il demandait conseil. Après quoi il écrivait au cardinal Sarto une lettre, datée du palais archiepiscopal d'Ancone, « vibrante d'indignation ». Certes, le Pape n'a pas à venger les injures faites au patriarcat, et il a l'âme trop haute pour concevoir un pareil souci. Néanmoins l'anecdote contée par M. Sabatier jette quelque lumière sur l'ensemble de la situation. Elle aide à comprendre pourquoi Pie X, qui connaît Murri de longue date, et qui ne connaît ni Tyrré ni Loisy, voit dans l'abbé Murri un moderniste encore plus dangereux que Tyrré et que Loisy, d'accord en cela avec le philosophe hégélien Raffaele Mariano, lequel, dans une lettre ouverte publiée en 1908 à Florence, sous ce titre : *E egli, don Romolo Murri, si o' no, un modernista?* signalait le prêtre rebelle comme « un des modernistes les plus audacieux, les plus présomptueux, et pour dire mieux les plus dangereux ».

L'abbé Murri résidait à Torrette, petite localité des bords de l'Adriatique, entre Ancone et Falconara, lorsque le Pape lui enjoignit de retourner dans son diocèse d'origine, Fermo, où il vit retiré chez

son oncle le curé de Gualdo di Macerata. Il dirige la *Rivista di cultura*, revue moderniste dont il avait, au cours de ses démêlés avec le Vatican, interrompu la publication. Il était, depuis plusieurs mois suspens à divinis.

Julien de Narfon.

Bénédiction d'aérodrome. — Mgr Amette, archevêque de Paris, et Mgr Gibier, évêque de Versailles, béniront jeudi prochain, à trois heures, l'aérodrome de la Compagnie d'aviation, situé à proximité de Juvisy. Ils béniront en même temps les aéroplanes.

C'est la première cérémonie de ce genre qui aura lieu, et l'on devra se servir d'une formule générale de bénédiction, aucune bénédiction spéciale n'étant, bien entendu, prévue par la liturgie pour la circonstance dont il s'agit. — J. de N.

Le Premier beau jour

Hier, premier beau dimanche, douceur et repos, Paris est entré en convalescence.

Sans doute, on ne pouvait exiger un printemps tout neuf, gambadeur, ivre de la joie éternelle des romances chantées à travers la banlieue. A peine, mars a fini de rire sous les averse, à peine, les employés des postes ont quitté les meetings enflammés pour le Central enfumé ; à peine, dans les Balkans, on démobilise... De telles émotions, de telles secousses laissent des traces. Le premier beau dimanche est resté un peu sombre, un peu timide, dans un ciel préoccupé.

On ne doit pas refuser une politesse. Séduits par cette invitation, nous nous sommes engagés sur les boulevards, les avenues, les bois de Boulogne et de Vincennes. Toutefois, pour montrer notre dignité et pour éviter toute provocation, nous n'avons pas arboré des toilettes trop claires. Les femmes montraient leur courage sur leurs chapeaux dont beaucoup étaient lourds des cerises de l'été futur. Mais elles conservaient l'uniforme des longues jaquettes défensives. Les hommes, manifestant, étaient résolus à se défendre. Ils emportaient leurs parades et les parapluies de la famille.

Le beau dimanche « a incliné vers la générosité » comme un opportuniste gouvernait. Il aurait pu accabler ses hôtes. Il a pensé qu'il était beaucoup plus sage de les convaincre par sa douceur, sans déployer une puissance exagérée. Rapidement, il parvint à démontrer son autorité. Dès la deuxième heure de l'après-midi, les promeneurs regrettaient d'avoir emporté des armes inutiles.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !

Et combien il est malaisé d'expliquer la situation de la Serbie en face de l'Autriche lorsqu'on a un ridicule parapluie sur le bras.

Heureusement, aux terrasses des cafés, des tables et des chaises avaient poussé, en un clin d'œil du maître restaurateur et limonadier. Quelle joie de se retrouver dans le cercle de famille, avec tant de nouveaux espoirs ! Les premiers temps d'une convalescence, il ne faut pas trop se fatiguer. Il faut aussi boire encore quelques potions. Et tout ce plaisir du plein air se nuance à cette reprise d'un peu de mélancolie. Ce n'est pas tout à fait le vrai printemps. Quelques jours encore sont nécessaires. Comme un vol de canards, les cloches doivent d'abord aller à Rome... R. G.

AFFAIRES MILITAIRES

Légion d'honneur. — Sur la proposition du ministre de la guerre, ont été nommés dans l'ordre national de la Légion d'honneur :

Au grade d'officier, M. Groffier, lieutenant-colonel, commandant le 88^e régiment territorial d'infanterie.

Au grade de chevalier, M. Choque, capitaine de réserve au régiment d'infanterie de Fontenay-le-Comte.

La Mode est au costume tailleur

Malgré la température inclemente de ces derniers jours, un grand nombre d'intripides Parisiennes nous ont fait admirer au Concours hippique quelques créations simples ou élégantes d'Ayme.

Comme toujours en cette entrée de saison, ce réputé couturier, qui est aussi professeur de coupe à l'Académie des maîtres tailleurs de Paris, expose dans ses salons d'entresol du 11, boulevard Malesherbes, une série de merveilleux costumes tailleur simples et chics à 150 francs, des jaquettes d'une coupe absolument inédite, créés spécialement pour le footing du matin, sans préjudice d'autres costumes plus habillés d'après-midi d'une parfaite élégance.

LES RÉUNIONS D'HIER

Un discours de M. Briand

M. Briand, ministre de la justice, est allé inaugurer hier, au Neubourg, une statue de Dupont de l'Eure et consacrer une nouvelle section de la ligue des Bleus de Normandie.

Le garde des sceaux a saisi cette occasion pour s'expliquer sur la crise sociale dont la grève des postiers est sinon la première étape, du moins la plus significative et la plus inquiétante.

M. Briand, dans son très beau et très habile discours, n'a pas esquissé la difficulté. Il a reconnu que la République arrivait à une des heures les plus difficiles de son histoire et que, dès cet instant, les obstacles les plus redoutables allaient se dresser sous ses pas.

Hier, la République complétant l'œuvre de 1848, dit en substance le ministre de la justice a réglé le statut personnel, c'est-à-dire les rapports des individus entre eux. Elle leur a donné la liberté, toutes les libertés.

Aujourd'hui c'est un autre problème qui surgit. Ce n'est plus la relation des individus entre eux dans la nation qu'il s'agit de régler, ce sont les rapports des individus avec la richesse. Il faut permettre à l'homme qui n'est pas entièrement libre, notamment de tout esclavage économique, d'arriver à la possession de ce qui le rendra pleinement indépendant.

Cela n'est pas facile et provoque de douloureux événements.

Ces événements qui risquent de troubler l'activité nationale, ces groupements qui surgissent, syndicats, associations de fonctionnaires, qui affirment leurs revendications, qui parfois se dressent contre l'Etat, c'est le

signe des temps, ce n'est pas le résultat d'une propagande. Il n'y a pas d'hommes qui, par son effort personnel, puisse enlever un pareil mouvement.

Les événements naissent du milieu social, parce que nous jouissons de plus de liberté : ils guettent les autres pays, et le beau pays de l'avenir, sera celui qui sera le plus humain, celui qui aura abordé de sang-froid les problèmes et les aura résolus dans un esprit de liberté et de justice sociale.

De vieux républicains, des hommes loyaux qui ont lutté murmurent parfois en présence de ces événements des paroles d'inquiétude qui deviendraient facilement des paroles de menace et de répression ; et je disais à l'un d'eux : oui, de vieux républicains comme vous sont émus par ces faits et parce qu'ils ont étudié ces phénomènes d'une façon spéciale. A l'époque de vos luttes, tous les éléments de la nation démocratique étaient unis ; on allait la main dans la main ; on voyait l'avenir éclatant.

Mais voilà que sur la route, de petits groupes se forment et se séparent ; on se regarde avec défiance et demain, ce regard pourrait devenir fratricide et ces hommes qui ont donné leur sang à la République pourraient s'entre-déchirer. Non, cela n'est pas possible ! (Vifs applaudissements.)

Où, ce sont choses nouvelles ; je reconnais que par certains côtés elles peuvent être inquiétantes, redoutables, périlleuses. Que voulez-vous ? C'est le premier accès de goutte d'une société qui politiquement a vieilli.

Ah ! On ne subit pas facilement ce premier accès ; il est douloureux ; il met les nerfs en mouvement ; il vous donne de la colère. La colère, en pareil cas, ne suffit pas ; il faut des soins ; il faut recourir à un remède ; le remède, il existe quelque part ; il faut lui dire : nous allons vivre ensemble. Ta menace, il faut que demain, grâce à mes soins, grâce à mon régime, elle se transforme en certitude de longue vie.

C'est le langage même que la République doit tenir à ce nouveau mal ; il faut qu'elle le mette à son service. Ce n'est pas facile. Le problème mérite d'être abordé prudemment et je ne vous dirai pas que je viens vous apporter une solution irrésistible ; mais il n'est pas possible que surgisse un mal sans remède ; le remède, il existe quelque part ; il faut le chercher.

Tentons donc que les ennemis de la République prétendent avoir trouvé le remède ; ils demandent qu'on en fasse usage ; c'est la violence, c'est la brutalité ; ce sont leurs procédés habituels qu'ils conseillent.

Ah ! que le gouvernement se garde bien d'entrer dans cette voie ! Pris entre deux entreprises, l'entreprise anarchique de gauche et l'entreprise anarchique de droite, qu'il ne prenne pas une habitude qui permettrait à ces deux menaces de se rejoindre contre la liberté !

M. Briand étudie ensuite le développement des syndicats qu'on a laissé pousser un peu à l'aventure. Ils ont plus de nerfs que de muscles et tendent à s'exagérer leurs droits et à méconnaître leurs devoirs. On leur en donnerait peut-être la notion en instituant la participation aux bénéfices dans l'industrie privée.

Quant aux syndicats de fonctionnaires, M. Briand ne peut les admettre. Il reconnaît toutefois qu'un parlementarisme mal compris a rendu légitimes quelques-uns des griefs formulés par les agents de l'Etat.

Nous devons, dit-il, assainir la situation. On n'a pas assez la notion de l'intérêt général à la Chambre ; il ne devrait y avoir que des députés de France ; les intérêts locaux, les intérêts des circonscriptions ne devraient pas entrer en conflit avec l'intérêt public, l'intérêt national.

Le régime parlementaire peut faire cet effort.

M. Briand déclare ensuite que les ré-

formes ne peuvent s'accomplir que si les citoyens respectent le principe d'autorité nécessaire au gouvernement des hommes.

Aucun parti n'a pu avoir le droit de soustraire à ce devoir nécessaire. J'ai traversé des heures où j'ai vu se déchirer de vieilles amitiés auxquelles au fond de mon cœur je restai fidèle. Je les ai vu se tourner contre moi en investitures, parce que je respectais dans ma conscience le contrat moral que j'avais signé en acceptant une haute fonction et si ceux-là même, demain, arrivaient à ces postes sérieux, ils seraient obligés de comprendre que plus un parti a son idéal haut placé, plus son programme de réformes est étendu, plus il a besoin d'ordre dans la nation et de discipline dans ses ressorts.

Et M. Briand conclut en ces termes :

Quand l'effort de propagande et d'éducation sera fait, quand les républicains de ce pays auront donné à ces associations qui bouillonnent les moyens d'exprimer leur force d'une façon légale, je ne désespère pas de voir chaque citoyen prélever sur sa liberté personnelle, sacrifier sur ses intérêts particuliers la part nécessaire à la constitution de cette liberté qui rayonne au-dessus des autres : la liberté de la nation, la liberté républicaine.

C'est dans ce sens que nous devons agir. Pas de faiblesse, c'est entendu ! Mais pas de violence efficace ! L'heure est venue pour les républicains de s'orienter vers le progrès social. Je résume, ce que la réalisation de ce progrès social doit se faire en tenant compte des forces de la nation. Tout progrès prématuré est un progrès mort ; il ne réalise pas dans les faits. Une séparation des Eglises et de l'Etat brutale n'aurait pas été acceptée par le pays ; ce progrès important devait se réaliser par étapes. C'est ce que les républicains ont compris.

C'est la même tactique que le gouver-

nement doit employer pour la solution des problèmes sociaux. C'est en s'appuyant sur tous les éléments conscients, disciplinés de la nation, sur tous ceux qui veulent le progrès par la loi que le gouvernement doit aller à cette bataille, si tant est qu'une bataille est nécessaire, c'est grâce à leurs efforts unis aux nôtres que nous donnerons à ce pays toujours plus de sécurité, plus de liberté et plus de justice sociale !

Les auditeurs ont beaucoup applaudi le discours du ministre de la justice.

Ceux qui le liront aujourd'hui pourront admirer le talent de l'orateur, mais n'accepteront pas sans réserve les solutions proposées par le collaborateur de M. Clémenceau.

La Mutualité commerciale

La mutualité commerciale, fondée en 1864 et qui compte actuellement 11.500 membres, a tenu hier après-midi, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, son assemblée générale, sous la présidence d'honneur de M. Masclé, directeur de la Mutualité, représentant M. Viviani, ministre du travail, et sous la présidence effective de M. Paul Hollender, président de la société.

A ses côtés avaient pris place sur l'estrade MM. Millot, représentant M. Briand, Gardères, représentant le ministre de l'instruction publique ; Fleuriot, secrétaire du Conseil municipal, et Goujon, représentant M. Lépine.

M. Paul Hollender a prononcé un discours dans lequel il a montré les nombreux avantages de la mutualité, « oasis bienfaisante où trouve un instant le repos et la fraîcheur le voyageur harassé qui traverse ce désert aride et brûlant qu'est la vie du travailleur ». Puis, parlant de l'augmentation du capital :

Il y a aussi, dit-il, le don habituel depuis longtemps répété de notre grand bienfaiteur, M. Chauchard, qui porte à 200.000 francs le total des sommes versées par lui à notre seule caisse. Et combien d'autres profitent aussi des libéralités de ce grand humanitaire, qui, royalement, dépense sans compter pour combattre la hideuse misère. Consultez les comptes rendus des grandes institutions de prévoyance, et vous y trouverez son nom entouré de lauriers et de palmes.

Combien en a-t-il encouragé et soutenu dans la carrière artistique qui, à l'heure présente, touche aux sommets, atteignent l'idéal, le beau, comme est sa belle amie.

Je prie M. Bousquet d'être l'interprète de tous nos sociétaires et de redire à notre grand bienfaiteur que nos respectueux sentiments de reconnaissance resteront impérissables et que nous voudrions voir son nom inscrit en lettres d'or au Panthéon de la bienfaisance.

Il faut remarquer en effet que sur 428.000 francs que représente le capital actuellement en caisse, M. Chauchard a fourni à lui seul par ses dons, 200.000 francs, c'est-à-dire presque la moitié. Aussi le président lui rend-il un nouvel hommage en constatant que, parmi ceux qui ont apporté leur concours à la prospérité de la Société, le grand Bienfaiteur est l'un des plus assidus :

M. Chauchard, lui-même, l'athlète de la première heure, aujourd'hui encore très vert, bien qu'octogénaire, se fait représenter et s'honore par ses largesses inépuisables.

Une distribution de palmes académiques, médailles d'argent, de bronze et mentions honorables, a clos la cérémonie.

Banquet de la Presse économique et financière

L'Association de la Presse économique et financière a donné avant-hier, sous la présidence de M. Caillaux, ministre des finances, son banquet annuel auquel assistaient MM. Ruau, ministre de l'Agriculture, et Viviani, ministre du travail. On remarquait, en outre, les représentants de la plupart des autres ministères, des hauts fonctionnaires des ministères et M. A. Raffalovich, correspondant de l'Institut, agent financier du gouvernement de Russie. Tous les grands établissements de crédit de Paris, la chambre syndicale des agents de change, les principales Compagnies de chemins de fer et les grandes Associations de presse avaient également répondu à l'appel du comité.

Nous avons remarqué : MM. Pallain, gouverneur de la Banque de France ; Morel, gouverneur du Crédit foncier ; de Verneuil, syndic des agents de change ; Bérac, administrateur de la Banque de Paris et des Pays-Bas ; Ullmann, vice-président directeur du Comptoir national d'escompte ; Brouty, directeur du Crédit Lyonnais, etc., etc.

M. Edmond Thérèse, président de l'Association a porté la santé du Président de la République et bu à tous les hôtes de l'Association. Il a eu pour chacun la parole aimable dont il sait le secret et salué en eux les représentants de ce grand organisme de crédit qui fait la force de la France et qui est l'un des rouages les plus essentiels de notre vie contemporaine. Cet organisme, a ajouté M. Edmond Thérèse, a une fonction dont

le public ne se rend pas assez compte : il est le transformateur de l'épargne nouvelle que l'orateur dénomme très justement « la matière première du capital ». Cette épargne nouvelle, qui donne des satisfactions individuelles à ceux qui la réalisent, ne devient véritablement utile pour les intérêts généraux du pays que lorsqu'elle rentre dans la circulation dont elle est sortie.

Le capital ne pourrait certainement rien sans le travail, mais il ne pourrait rien non plus sans le crédit qui lui donne à la fois le mouvement et la vie. « C'est pourquoi », conclut M. Edmond Thérèse, nous devons défendre cette trinité économique qui est la pierre angulaire de notre société moderne et en buvant à une alliance de plus en plus étroite et de plus en plus amicale entre le capital, le travail et le crédit, nous boirons à la prospérité de la France et au développement du progrès universel ».

M. Paul Strauss, président de l'Association des Journalistes républicains, a répondu au nom des Associations de presse et M. Pallain, gouverneur de la Banque de France, au nom des établissements financiers.

M. Caillaux, ministre des finances, a prononcé ensuite un discours applaudi sur la puissance du crédit.

La soirée s'est terminée par une belle fête artistique.

AUTRES RÉUNIONS

La Ligue P. L. M. contre la tuberculose

Hier a eu lieu à la salle Lancy, l'assemblée générale de la Ligue P. L. M. contre la tuberculose, sous la présidence de M. Dartigues, représentant le ministre des travaux publics. Après un historique de la Ligue fait par M. Jaquet, son président, M. le docteur Bernheim, président de l'œuvre de la tuberculose humaine, a montré que de toutes les professions, celle des agents de la voie ferrée fournissait le plus grand pourcentage dans la mortalité tuberculeuse. M. Dartigues a assuré les sociétaires de toute la sollicitude du gouvernement, puis il a distribué au nom de celui-ci un certain nombre de distinctions. Un concert a terminé la réunion.

La Mutualité

Chartres, 28 mars. M. Paul Deschanel a présidé hier, à Chartres une assemblée générale de l'Union des Sociétés de Secours mutuels d'Eure-et-Loir. Dans le discours qu'il a prononcé M. Deschanel a examiné le projet de la commission sénatoriale sur les retraites ouvrières et indiqué les points sur lesquels les mutualistes pourraient réclamer des améliorations et des garanties nouvelles.

Il a fait l'éloge d'un amendement que M. Ferdinand Dreyfus, sénateur, veut faire incorporer dans la loi et qui aurait pour objet d'habituer l'enfant à la prévoyance.

Par lui, a conclu l'orateur, cette idée pénétrera dans la famille, dans la société, que l'indivision n'est pas seulement un mal individuel, mais un fléau social. Et l'obligation de la mutualité sociale aura pour conséquence de nouveaux progrès de la prévoyance libre.

Le très éloquent discours de M. Paul Deschanel a été vivement applaudi par l'assemblée.

La Fédération socialiste de la Loire

Saint-Etienne, 28 mars. Le congrès de la Fédération socialiste autonome de la Loire s'est tenu aujourd'hui à Lorette. Vingt-trois organisations étaient représentées ; cinq seulement s'étaient excusées.

La question s'étant posée de savoir si la Fédération adhérerait au parti socialiste français, ou au Parti unifié, une longue discussion s'est engagée après laquelle le congrès s'est prononcé par vingt-deux voix contre trois, pour le maintien du *statu quo*. Il a été en outre décidé que la question de l'adhésion de la Fédération vis-à-vis du gouvernement serait subordonnée aux réformes protestataires que celui-ci pourra accomplir. M. Briand, garde des sceaux, est, on le sait, membre de la Fédération.

La Musique palestrinienne A NEUILLY

La semaine sainte à Rome, les offices de la chapelle Sixtine : est-il évocation plus haute des splendeurs du culte catholique ?

Qui n'a rêvé d'aller là-bas, en la Ville Eternelle, vivre ces quelques jours, pour en rapporter l'impérissable souvenir ? Rien au monde n'est alors comparable à l'ensemble des gestes et des chants de la liturgie romaine, quand, dans ce milieu tout vibrant du génie de Michel-Ange, le Pontife suprême officie, entouré des princes de l'Eglise et des représentants de tous les ordres et de toutes les hiérarchies sacerdotales.

En ce décor prestigieux et d'une majesté inénarrable, il est une chose qui se peut détacher, pour vivre et fleurir partout : la musique ; et c'est précisément la partie la plus idéale et comme l'âme même de ces émouvantes cérémonies.

Or, cette musique, l'Eglise Saint-Pierre de Neuilly est appelée, pour la première fois, à la connaître, grâce à son organisateur maître de chapelle, le distingué compositeur M. Henri Lelocart, secondé et soutenu en sa noble entreprise par M. le curé, un clerc et un groupe de paroissiens des plus éclairés et des plus actifs.

Le Vendredi saint, 9 avril, en effet, à deux heures, seront entendus en cette paroisse d'admirables joyaux des offices de la Sixtine.

De Thomas Luis da Vittoria, le fameux *Ovos omnes* ; de Marc Antonio Ingegneri, les répons *Omnes Amici, Velum Templi, Vineæ mea electa, Tanquam ad latronem. Tenebræ factæ sunt, Jesum tradidit*, pièces d'une extrême beauté, qui naguère encore, étaient attribuées à Palestrina et comptées au nombre de ses chefs-d'œuvre.

Chacun de ces répons sera commenté en son sens littéral, religieux et mystique, par l'éloquent directeur des missions diocésaines, M. l'abbé Coqueret. De G. P. Palestrina, on entendra l'élévation sublime *Adoramus te Christe* et enfin les *Improprie*, où il semble que le maître romain ait mis le meilleur de son génie.

Outre ces œuvres du répertoire de la Sixtine, M. Lelocart présentera une pièce française du seizième siècle, le motet *Tristitia obsedit me* de Claude Le Jeune. Cette œuvre, composée dans la pure manière des franco-belges, profondément originale et expressive, témoigne de l'excellence de son auteur. La faire entendre à côté des œuvres palestriniennes sera la démonstration péremptoire que notre musique française de la Renaissance se distingue de la musique italienne de la même époque par des quali-

tés éminentes de forme et de fond, et que, aussi bien que l'art palestrinien, tant et si justement vanté, elle a droit à notre curiosité et à notre admiration.

On ne saurait donc trop louer les organisateurs de cette belle fête artistique, qui place la chapelle de Saint-Pierre de Neuilly au premier rang des maîtrises parisiennes ; qui remplit les vœux et les prescriptions de Pie X concernant la musique sacrée ; qui sera accueillie par l'applaudissement unanime de tous les musiciens et de tous les amateurs, de plus en plus nombreux, de la musique religieuse.

Henri Expert, bibliothécaire du Conservatoire de musique.

La Société des Gens de lettres

La Société des Gens de lettres a tenu, hier après-midi, au siège social, cité Rougemont, son assemblée générale annuelle, sous la présidence de M. Georges Lecomte.

Le rapport général présenté par M. Paul Lacour et le rapport financier de M. Paul Ivoi ont montré la marche toujours ascendante de la Société. Le chiffre des reproductions a été, pour l'exercice dernier, de 460.000 francs (le temps est loin où Balzac, Desnoyers et les autres fondateurs de la Société se réunissaient dans un banquet pour fêter le résultat, à leurs yeux magnifique, d'un exercice se chiffrant par 6.000 francs de recettes).

Après l'approbation des comptes, l'assemblée a procédé au vote pour le renouvellement d'un tiers du comité et l'élection d'un membre, pour un an, en remplacement d'un confrère décédé.

Sur 159 votants, ont obtenu :

MM. Jean Reibach, 131 voix ; Michel Provins, 130 ; Pierre Deschanel, 128 ; Onorato Bauchart, 126 ; Paul Gaillet, 124 ; René Bazin, 123 ; Paul Coutant (Stéfane-Pol), 107 ; Paul de Garros, 96, et M. Rodocanachi, 91.

Le comité se réunira aujourd'hui lundi pour l'élection du bureau.

LA SAISON S'OUVRE

Avec le Bleu le Gris le Kaki

Ce sont les nuances du moment. Il faut les prendre en drap peigné ou saxonisé pure laine.

Les rayures, les pékins et les petits carreaux sont adoptés pour le costume du matin ou de voyage ; l'uni est préféré pour l'après-midi.

Avec ses assortiments des plus variés, et ses qualités qu'il garantit pure laine, Crémieux triomphe sur toute la ligne.

Il n'y a que chez lui — 9, boulevard des Filles du Calvaire, où vous pouvez avoir, à 55 francs, le complet ou le pardessus de ville ou d'auto fait sur mesure, et une collection aussi complète, même dans sa série réclame.

JOURNAUX ET REVUES

« Oignez vilain... »

Si M. Clémenceau veut voir de mieux en mieux à quel point il est inutile et périlleux même de combler de ses gentillesses et de ses prévenances les révolutionnaires, la lecture de l'*Humanité* lui sera un enseignement précieux, un peu pénible, mais enfin ce n'est pas un plaisir continu que de prendre, au jour le jour, l'expérience de la vie.

M. Clémenceau trouvera, dans l'*Humanité*, un article où le citoyen Jaurès caractérise l'état du gouvernement ; et cet article est intitulé « Impuissance ». C'est un résumé.

Tout ce que les fonctionnaires révoltés ont réclamé, sous la conduite des unifiés et des confédérés, le gouvernement le leur a de grand cœur accordé. Les injures, le gouvernement les a reçues et acceptées avec une mansuétude dont l'histoire politique donnerait peu d'exemples.

Eh ! bien, tout cela, toutes ces bontés, toutes ces générosités, les révolutionnaires les considèrent comme des signes d'impuissance. C'est tout le remerciement qu'ils décernent à leurs prodiges bienfaiteurs.

L'article du citoyen Jaurès est l'ingratitude même.

Il déclare au ministère « atteint gravement ». Il raconte que ce ministère était renversé, l'autre jour, si les socialistes ne l'avaient secouru par condescendance pure ; et il demande ce que c'est qu'un gouvernement que voici donc à la merci de ses plus déterminés adversaires.

Ce n'est pas tout. Mais il paraît que, vendredi, « plusieurs ministres » parcouraient les couloirs et disaient aux pires députés : « Renversez-nous donc, dans notre propre intérêt et dans l'intérêt de la République !... » Conclusion : « Jamais la décomposition ne fut plus profonde ».

Ainsi épilogue le citoyen Jaurès. On le voit un peu dégoûté de la morale bienveillante avec laquelle les fonctionnaires révoltés furent traités par le gouvernement. Et ce dégoût nuit à sa gratitude. M. Clémenceau pourra, là-dessus, faire d'importantes réflexions et, pour une autre fois, prendre d'énergiques résolutions. Le citoyen Jaurès ne craint-il pas cet effet logique de ses reproches ? Non, il ne paraît pas épouvanté le moins du monde de la vigueur, même éventuelle, de ce gouvernement. Je crois qu'il a raison.

André Beaunier.

La Presse de ce matin

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

L'*Humanité*, sous la signature de M. Jaurès :

Je crois que dans l'affaire des Balkans, la diplomatie de M. Pichon a été prudente et conciliante. Et il a bien tort de s'émouvoir des attaques d'une partie de la presse européenne qui lui reproche de ne pas être entré assez violemment dans le jeu insensé de M. Tsvolsky et d'avoir cherché à amortir le choc des forces germaniques et des forces slaves. Ce n'est pas là qu'est sa faute. Elle est dans la timidité, dans l'empirisme d'une politique extérieure qui s'interdit les grandes audaces de paix, les grands desseins de conciliation définitive.

Le *Journal*, sous la signature de M. Hanotaux :

La conception d'un grand Etat allemand du Sud débordant sur les Balkans est la trame nou-

velle sur laquelle va broder l'histoire. La question d'aujourd'hui est de savoir si les puissances centrales attaqueraient l'hostilité plus ou moins déclarée des Slaves, petits et grands, appuyée sur d'autres intérêts liés par ce mouvement imprévu et notamment les intérêts britanniques. Un jour ou l'autre, se posera la question des corrections à apporter au traité de Berlin, c'est-à-dire à l'œuvre de Bismarck. Il n'y a qu'à voir venir. Les perspectives sont infinies.

LA POLITIQUE

Le Gaulois :

M. Jaurès n'a que la parole : il s'en sert éloquentement, mais c'est son unique supériorité. Or le ministère actuel lui fournit de nombreuses occasions de menacer, de prôner et de gesticuler.

Cela suffit à sa gloire et contente son ambition, du moins pour le présent.

Cependant, sans lui, et bientôt contre lui, le quatrième Etat s'organise, prend conscience de sa force, et la grève postale lui a permis de constater qu'il existait dans la République actuelle, un pouvoir assez énergique, assez résolu pour lui résister.

La *Libre Parole*, sous la signature de M. Drumont :

M. Charles Benoist a dit à propos du gros événement auquel nous venons d'assister : « On n'a rien vu de pareil depuis 89... » Il aurait pu dire aussi exactement : « Nous voyons éclore tout ce qui était en germe dans 89... » Après le triomphe de la bourgeoisie, le triomphe du prolétariat, dans la logique des choses.

Ce qui est certain, c'est que tous, les plus sévères comme les plus frivoles, ont bien la sensation d'assister à l'événement qui dominera la vingtième siècle : la Révolution syndicale.

Si le monde des travailleurs avait cru que l'heure était venue, les ouvriers des chemins de fer et des syndicats avec eux, s'en seraient rendus compte. C'était la révolution sociale, la transformation complète de la société.

ÉCHOS & NOUVELLES

Le Petit Journal :

Des courses cyclistes avaient lieu, hier, entre Versailles et Rambouillet.

A trois kilomètres de Châteaufort, deux coureurs, nommés Rumpier et Bellanger, étaient à peu de distance l'un de l'autre. En voulant se passer le sacro-saint juste au moment où une voiture automobile venait en sens inverse, Rumpier tomba la tête en avant sur le radiateur de l'automobile ; il eut le crâne fracassé.

Le Petit Parisien :

M. Chemin, directeur de l'école communale de la rue de l'Arbalète, à Paris, demeurant 8, rue Dumont à Vitry-sur-Seine, s'est suicidé, hier, à son domicile, en se tirant deux balles dans la tête.

On ignore le motif de cet acte de désespoir.

La Petite République :

Le deuxième congrès annuel de la Fédération socialiste de la Seine a prononcé l'exclusion de M. Rozier, député de Paris.

Avant le « Scandale »

Il va paraître en librairie une étude consacrée à Henry Bataille. Nous sommes heureux à la veille du *Scandale* d'en détacher pour nos lecteurs cet intéressant et substantiel fragment.

Il existe au théâtre une difficulté à laquelle beaucoup de dramaturges se sont de tout temps heurtés et dont fort peu sont sortis victorieux ; je veux parler de l'inconscient entraînement du milieu. Dans toute notre littérature et plus particulièrement dans la littérature actuelle combien d'œuvres, momentanément intéressantes ont passé, passeront ou resteront simplement historiquement curieuses. La grande difficulté demeurera de discerner ce qui est symptomatique d'une époque en le rattachant toutefois à une rigoureuse chronologie de la psychologie humaine. C'est cette difficulté que M. Henry Bataille a vaincu dans tout son théâtre et c'est pourquoi il est et sera dans le mouvement dramatique moderne à la fois la résultante la plus logique de l'atmosphère contemporaine et un « humain » de tous les temps.

La brillante carrière de l'homme de théâtre a peut-être fait oublier l'œuvre du poète et beaucoup ignorent encore que le célèbre auteur de *Manon Lescaut*, *La Marche nuptiale*, *Poliche*, *La Femme nue* et le *Scandale*, est aussi le poignant lyrique du *Beau voyage*. Ce volume de vers fut la révélation non seulement d'un homme, mais, on peut le dire, d'un genre tout entier, car Henry Bataille est bien le véritable créateur de cette poésie frissonnante, si passionnément humaine, si désespérément humaine, qui fit école, et où s'illustrèrent les Francis James, les Rodenbach...

Jean Lorrain saluait ainsi l'apparition du *Beau voyage* : « Voilà le livre d'un grand poète, voilà le livre de poésie moderne qui restera comme marque caractéristique de notre époque d'abord, ensuite pour sa valeur en soi qui fait que les poètes et les artistes mettront ce livre à côté de l'*Intermezzo* et non loin des *Fleurs du Mal*. Henry Bataille est de sa génération celui qui a le mieux trouvé les chemins de l'âme ».

Il est intéressant de voir aujourd'hui par quelle logique et à la fois curieuse anticipation ces beaux poèmes ne sont à tout prendre que les réflexes des actions théâtrales postérieures. Le *Beau voyage*, sur lequel je me permettrai d'insister tant il est explicatif des œuvres qui l'ont suivi, était le perpétuel frissonnement d'une sensitive et comme pètri en quelque sorte avec des morceaux de sensations, de ces sensations aiguës et très vraies telles qu'on en de rares adolescents inexpérimentés encore de la façon dont on les exprime et qui puisent précisément une grande part de leur charme dans l'exquise nature de leur inhabilité. Son auteur se révèle le vrai poète de nature dont les touches indéterminées et si délicates étaient l'indice de l'intime et adéquate communion de l'âme humaine avec l'âme des choses.

L'état de l'âme y était partout confessé avec une telle tenuité d'expression, et témoignait d'une sensibilité si sincère que l'on sentait impossible que l'homme ait pu faire œuvre en l'écrivant.

Ses feuilles étaient encore imprégnées de l'odeur du vieux bahut provincial qui les aurait longtemps, en ses tiroirs, jalousement gardées, carnet d'heures de quelque précieux adolescent défunt pieusement livré par un main amie... cela n'était point et c'était à la fois tout cela.

Au théâtre, Henry Bataille apportait les mêmes dons de spontanéité juste et définitive, de sincérité, de vie intensément conçue ; un lyrisme exact, selon sa propre expression, mêlé à la cruauté banalité du terre à terre, issu d'elle. Son théâtre, en effet, en une doctrine résolument claire, directe, facile, et comme l'a dit Adolphe Brisson, *développée selon la large méthode classique des maîtres*, a fait à l'art français l'apport d'un procédé dont il devra lui être éternellement redevable.

Dés maintenant, nous pouvons dé-

gager ce procédé-type auquel le nous suffira de réfléchir un tant soit peu pour apercevoir de combien de chefs-d'œuvre son application peut être augurale, étant donnée la conception plus vraie que nous avons aujourd'hui de la vie littéraire manifestée.

Dès le début, il entre dans le cœur même de la vie, de l'action, dans la vérité apparente, action quelconque, intense le plus possible, où les personnages vont et viennent librement, sans artifice aucun, sans fournir formellement des renseignements sur eux-mêmes... Ils vivent seulement de leur vie habituelle la plus naturelle... et ce simple *galop d'essai* suffit à nous fixer mieux que ne sauraient le faire les plus explicites discours. Et ils iront désormais ainsi, au fil de leur existence jusqu'à la fin ; mais une telle homogénéité les coordonnera aux situations, que les plus logiquement naîtront des conflits les plus conformes à la réalité surtout, et ensuite à la pensée secrète de l'auteur ; car la pensée de l'auteur n'aura servi qu'à faire à la scène un simple apport de la vie courante vue par lui, avec à peine toutefois son rattachement discret et tacite à quelque grand principe philosophique, à quelque sentiment général.

Au total, comme dans un autre ordre d'idées, M. François de Curel, M. Bataille, a restitué à la vie sa signification réelle quoique cachée. Il est allé à la vie palpitante, l'a désherbée en quelque sorte de toute l'embarassante et enchevêtrée végétation des conventions artificielles, des préjugés mesquins qui étouffaient la pureté de sa ligne. Ceci témoigne d'une soif de conscience et d'une volonté d'art supérieurement élevées ; ce besoin de franchise, de personnalité, de droiture, cette guerre à l'artificiel sont-ils l'indice d'une marche en avant vers un idéal avenir... ou plutôt d'un retour à la primitive simplicité ? Je crois que ce sont les deux, car ici, vraiment, on peut le dire, les extrêmes se touchent et fusionnent en une même conception de la beauté.

Et c'est ainsi que combinant en une parfaite harmonie le permanent et le transitoire et peut-être précisément parce qu'il a su dégarer celui-ci de celui-là, Henry Bataille a pu donner à la société actuelle et en elle à la société de de tous les temps le théâtre qu'elle comportait ; donc d'une pénétration extraordinaire, à l'égard de la vie, il a recueilli les caractères qui flottaient épars dans l'atmosphère quotidienne, à su les canaliser et a aidé notre époque à prendre conscience d'elle-même. Cette acuité de vision lui a permis de découvrir et d'écrire graduellement l'état de conscience, la complexité du monde subconscient de la sensibilité moderne, dont il devient chaque jour plus angoissant d'expliquer les influences. Grâce à une audace de chef d'école, son œuvre tend à faire achever ces constatations du monde des impressions vagues dans lequel erre inquiète, l'âme contemporaine vers une science qui pourrait bien, avec le temps manière de devenir précise et à laquelle j'irai jusqu'à oser prédire une classification.

Cette sorte de muse en lumière et de vigoureuse aération des phénomènes de l'impressionnabilité morale constitue dans l'histoire de notre littérature un mouvement à la fois et une étape. C'est là le tout spécial apport de l'œuvre d'Henry Bataille à la sensibilité contemporaine aujourd'hui si avivée et si désireuse de s'analyser.

Denys Amiel.

LA JOURNÉE

Le Parlement : A la Chambre, suite des conseils de guerre.

Obseques : Le général de division Derroja (Notre-Dame d'Huancourt, Aisne). — M. Adrien Baudet (Saint-Honoré d'Eylau, 10 heures).

Assemblées générales : L'Association nationale pour la protection légale des travailleurs, rapport de M. Lorin sur l'extension aux entreprises agricoles de la loi sur les accidents de travail (Maison sociale, 5, rue Las-Cases, 4 heures). — La Conférence permanente du commerce extérieur, discours de MM. Pierre Baudin et Joseph Thierry sur la révision des tarifs douaniers (163, rue Saint-Honoré, 2 heures). — La Fédération des commerçants-détaillants de France, conférence de M. Paul Deschanel, « La Necessité de l'association » (10, rue de Lancry, 9 h. 1/2 du soir).

Matinée : Au bénéfice de l'œuvre du « Souvenir français », grande matinée de gala (théâtre Sarah-Bernhardt, 2 heures).

Expositions : A la Galerie Georges Petit, 8, rue de Saxe, exposition des paysages, natures mortes et figures décoratives de F. Picabia. — La série des œuvres du peintre Jean Sala, sous les « Gitanes » (Salon des abonnés du Figaro).

Cours et conférences : Institut catholique, 49, rue d'Assas : M. Broussolle : « Le Dogme de l'Eucharistie dans l'art de la Renaissance » (5 h. 1/2).

Collège libre des sciences sociales, 23, rue Sorbott : M. Bonnet : « Histoire de l'Assistance » (5 h. 1/2).

M. Horace Henion : « Mendelssohn » (16, rue de Miromesnil, 4 h. 1/2). — M. Simon Savigny : « L'Homme, son passé, son avenir » (157, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

Banquet : Banquet de la « Lyre universelle » organisé par le Salon Lamartine, sous la présidence de M. le baron Carra de Vaux, petit-cousin du poète (Restaurant de Paris, Palais-Royal, galerie Montpensier, 7 heures).

Informations

Nous recevons communication du procès-verbal suivant concernant M. Julien Tinayre et M. Jacques Crepet :

M. Jacques Crepet s'étant jugé offensé par l'attitude de M. Julien Tinayre, à une réunion tenue salle « la Française », a prié MM. Gaston de Beljols et Henri Millevoye de lui demander une explication ou une réparation par les armes. M. Tinayre a constitué comme témoins MM. Paul Marguerite et Léon Thévenin. Des

LA SOIRÉE

L'OPÉRA ITALIEN
AUX FOLIES-DRAMATIQUES

Un imprévu qui a fait fortune, M. Castellano, s'est avisé de rajouter Paris en lui faisant cadeau d'une saison d'Opéra italien. Je dis « cadeau » parce que si les bruits qui courent sont exacts, M. Castellano, venu d'Italie avec un matériel considérable, avec deux cents personnes, étoiles ou choristes, dans le dessein de représenter pendant un mois une douzaine d'opéras célèbres du répertoire, ne comptait guère que ses frais considérables lui permettraient de réaliser la « bonne affaire ».

M. Castellano est donc, si j'ose m'exprimer aussi irrévérencieusement que faisait ce pauvre Alphonse Allais, « un type dans le genre de Mécène ». Et pourquoi pas ? Mécène était en somme Italien, et rien ne prouve que quelques globes attardés de son sang ne circulent pas encore dans les veines de M. Castellano.

Plusieurs répétitions générales m'ont empêché de parler de la soirée de gala qui nous fut offerte vendredi soir et par qui fut inauguré au théâtre des Folies-Dramatiques la saison d'un mois d'Opéra italien. Mais il n'y a jamais trop tard pour bien faire, et puisque la séance continue, rien n'empêche les nombreux amateurs de musique un peu éclectiques d'aller entendre ou réentendre toute la mélodie célèbre qui berça leur enfance.

Il n'aurait qu'à l'embaras du choix, ces amateurs éclectiques, car la troupe de M. Castellano, va donner successivement ces perles de l'ancien répertoire : la *Sonnambula*, le *Barbier de Séville*, l'*Elisir d'Amore*, la *Norma*, le *Traviata*, l'*Andrea Chénier*, *Don Pasquale*, *Ernani*, l'*Puritani*, *Dinorah*, *Ballu in Maschera* et *Rigoletto*.

Comme vous voyez c'est le dessus du panier de la mélodie italienne que les excellents musiciens et les excellents chanteurs transalpins vont soupirer, susurrer, détailler, vocaliser, ou lancer aux frises avec leur générosité habituelle et leur ardeur coutumière. Qu'on se le dise !

En quoi la représentation de vendredi soir fut-elle spécialement « de gala », c'est ce que je ne saurais dire. La qualité de « gala » lui fut-elle aimablement attribuée par M. Castellano, simplement parce qu'il y avait convié les critiques musicaux, les journalistes et les soiristes ? A la pensée que ma seule présence à une représentation théâtrale transforme *illico* — parlons italien ! — cette représentation en « gala », je me dévouais avec un sentiment d'orgueil très compréhensible. Quelle leçon donnée par M. Castellano à tous nos directeurs parisiens qui ne paraissent pas, eux, s'apercevoir de la tournure « gala » que prennent les banales répétitions générales auxquelles ils nous convient. Quand on prend du gala on n'en saurait trop prendre, et dorénavant nous voulons n'aller !

Il y avait d'ailleurs à cette première représentation une affluence de bon augure. Elle a paru prendre le plus grand plaisir à l'audition de la *Sonnambula* du maestro Bellini ; elle a fait fête à Mme Galvani déjà classée parmi les plus remarquables artistes lyriques du temps présent, et applaudi M. Castellano, MM. Ventura et Massi. Puis dans des fragments du *Traviata* elle a accueilli par des bravos nourris M. Zerola, puis M. Miceli, et aussi Mmes Alexina et Monti-Bruner. Il convient d'ajouter, pour être juste, que l'orchestre a été associé au succès, ainsi que son chef, M. Wehls. M. Wehls conduit avec une ardeur étonnante, qui prouve que la foi qui soulève des montagnes peut aussi soulever des orchestres, voire des tonnerres d'applaudissements.

J'ai remarqué qu'à la sortie un tas de gens fredonnaient les airs célèbres réentendus tout à l'heure... C'est là une habitude que nous a faite la musique moderne. Aujourd'hui, pour moduler au sortir d'une audition musicale une phrase, il faut être un technicien de premier ordre, être très ferré en fugue et en contre point, il faut connaître l'algèbre musicale et la métaphysique symphonique...

Mais qu'est-ce que j'ai dit là ! Vais-je être assez vilipendé par tous les messieurs aux oreilles subtiles et à l'âme raffinée ! Jamais je n'ai tant compris l'utilité du pseudonyme !

Un Monsieur de l'Orchestre.

LES CONCERTS

Il y a longtemps, trop longtemps, qu'il n'a été question, ici, de la Société des Concerts du Conservatoire. Mais les premières auditions et les reprises sensationnelles sont plutôt du domaine des autres associations musicales ; et la vieille et illustre compagnie, avec des programmes riches en belles œuvres, mais peu renouvelées, a dû céder la place à des manifestations souvent moins significatives, mais qui sont du domaine de l'actualité.

En retournant, fu-je pour peu de temps, à la salle de la rue Bergère, on éprouve bien vite le regret d'en avoir été quelques temps absent.

C'est pas que les programmes y soient omis avec plus de bonheur que dans d'autres sociétés — on ignore en France

l'art des programmes, — mais il y règne une atmosphère qu'on ne retrouve point ailleurs et qui est éminemment propice à l'audition de la musique. Cet orchestre bien conduit, n'a pas d'égal (on l'a bien remarqué à la représentation de la *Walsekyrie* où figuraient presque tous les membres) ; on n'imagine point de quatuor plus moelleux, mieux équilibré, dont les attaques soient plus fermes, une saveur, une expression supérieure à celle de ces bois, une technique plus solide, une sonorité plus pleine que celle de ces cuivres ; alors même que l'œuvre exécutée serait médiocre, il subsisterait encore pour l'oreille un régal délicieux.

Le pauvre Marty, à qui il faut rendre justice, avait à force de volonté et de foi, entraîné la Société dans une voie nouvelle. M. Messager n'a guère le temps jusqu'ici d'ajouter à cet effort ; il a eu du moins la sympathie, puis l'admiration de son auditoire, mais même de susciter des enthousiasmes qu'on ne connaissait guère jadis. Hier après son exécution de la *Symphonie en ut mineur* (dont le scherzo et l'allegra final ont été superbement menés) le public et l'orchestre lui ont fait une ovation.

M. Messager pourra entreprendre ce que bon lui semblera à la Société des concerts, il a pris sur ses collaborateurs tout l'ascendant possible et indispensable ; et comme à ses qualités de chef il joint une culture et une curiosité musicales très rares, il se pourrait bien qu'un jour prochain la vieille Société éclipsât ses cadettes pour d'autres raisons que son ancienneté et sa réputation.

M. Messager a conduit également des chœurs de Janniquet et de Casteley, puis dans l'admirable collection qu'a rassemblée M. Expert ; puis le *Camp de Wallenstein*, de M. Vincent d'Indy ; la suite en si mineur, de Bach, dont la flûte de M. Hennebain a traduit de façon ravissante la capricieuse *Badinerie* ; enfin le « Prélude » et la *Mort d'Yseult*.

Mlle Louise Grandjean, qui chantait cette dernière œuvre, l'a fait entendre en allemand, innovation qui, pour une page aussi connue, me semble très heureuse et pleinement justifiée, puisque, plus que les excellentes versions françaises, elle rétablit dans son intégralité l'accent, le mouvement de la phrase wagnérienne. Cet effort, qui dénote avec une grande volonté, un indéniable désir de tendre à la perfection de la réalisation, n'a point été la seule cause du succès de Mlle Grandjean. Sa voix très sûre, son sentiment juste et très expressif lui ont valu de très vifs applaudissements.

M. Chevallard et M. Pierné exécutaient à nouveau, hier, l'un le *Requiem* de Mozart et la neuvième *Symphonie*, l'autre les *Beautés* de César Franck. Chez M. Chevallard on a fait grand succès à Mlle Marguerite Long, après une exécution très remarquable de la subtile et poétique *Ballade* pour piano et orchestre de M. Gabriel Fauré.

Parmi les concerts les plus intéressants de cette semaine, je vous signalerai les deux belles séances consacrées par M. Alfred Cortot à l'œuvre pour piano et orchestre de Beethoven ; et, aux concerts Sechiar, une exécution magnifique du *Prélude à l'après-midi d'un faune* de M. Debussy, qui dirigeait son auteur.

Robert Brussel.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :

Au théâtre Michel, à 8 h. 1/2, causerie de René Kerdik, sur « Les Chansons de Chéridon », avec le concours de Mmes Vera Sergine, Lucy Vanthrin, de l'Opéra-Comique ; Juliette Clérans, de MM. André Brulé, Francell, de l'Opéra-Comique, et Félix Andrieu.

Au théâtre des Arts, à 8 heures, matinée de gala, de l'occasion de la 50^e de la *Marquise*, de P. de Marivaux, Musique et Danse d'Espagne, causerie de M. André Hebs ; récitation de M. Soarez et de Mlle Vera Sergine, suivie du célèbre trio de guitarristes Iberia, et des danses gitanes par Mogizgung, Antonio de Bilbao et Mlle Moreno.

Ce soir :

— A la Renaissance, à 8 h. 3/4, répétition générale de *Le Scandale*, pièce en quatre actes, de M. Henry Bataille.

— A la Comédie-Française, à 9 h. 1/4, première représentation de *Connais-toi*, pièce en 3 actes, en prose, de M. Paul Hervieu. Distribution :

Clarisse de Sébérac — Mmes Bartet
Anna Donicéris — Leconte

Le général de Sébérac MM. Le Bary
Donicéris — Raphaël Dufos
Jean de Sébérac — Debilly
Pavai — George Grand
Un valet de pied — Décard

On commencera, à 8 h. 12, par le *Dépit amoureux*, avec cette distribution :

Mmes Thérèse Kolb, Marinette ; Génat, Lucile ; MM. J. Truffaut, Gros-René ; Joliet, Mascarielle ; Charles Esquier, Eruste ; Paul Numa, Valère.

— A l'Opéra, à 7 h. 3/4, *Sigurd* (Mlle Louise Grandjean, Laute-Brun, Lapeyrette, MM. Franz, Noté, A. Gresse et Duclos).

— A l'Opéra-Comique, à 8 heures, représentation populaire à prix réduits (avec location), *Louise* (Mlle Berthe Lamare, MM. Léon Bayle, Azéma, Mlle J. Lassalle, M. de Fontmayre).

— A l'Odéon, à 8 h. 1/2, pour la deuxième série de l'abonnement du lundi, le *Cœur et la Dol* (Mlle Reuver, M. Bernard) ; *Poils de Carotte* (Mlle Reuver).

— Aux Variétés, à 9 heures précises, *Le Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Peltier, Prince Numa, Morioy, Simon, Petit, etc., Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdier).

— A 11 heures, au 3^e acte, la *Réception* officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Mlle Chapelas, Harhold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

— Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 heures, *Claironnette* (Mlle Duc, Veline, M. Sicard et le corps de ballet) ; à 8 h. 3/4, *La Dame d'Alcayde* (Mlle Tiphaine, Lemaignan, Béral, MM. Louis Cèbe, Alberti, Désiré, Bouteloup, Chacon).

Au théâtre Réjane, à 8 h. 3/4, dernière représentation de *Trains de luxe* (Mmes Réjane, Marie Magnier, Yvonne de Bray, Delphine Renot, Dermoz, MM. Signoret, Tréville, Puygalarde, Elie Fèvre, Bosman).

— Au théâtre Michel, à 9 heures, 14^e représentation de *Le Pouliault* (Mlle Jeanne Thomassin, Léo Renn, Juliette Margel, Mlle Berthe Legrand, Mlle Mario Calvill, MM. Henry Burguet, André Hall) ; *Plunkcock et Polonski* (Mlle Arlette Dorgère, Léo Renn, MM. Harry Baur, Hardoux) ; la *Séance* (Mlle N. Trouhanova, MM. Paul Frank, Brasseur) ; *Bon Parnasse* (Mlle Depallin, MM. Bouchez, Keller).

— Aux Capucines, relâche pour répétition générale du nouveau spectacle.

Mercredi, première représentation.

— Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *Le Bigame*, *Gudule*, *Mme Agathe*, *Justice*, *Juste*, *Un Concert chez les fous*.

— A la Comédie-Royale, à 9 heures : *Les Meubles*, *Peau d'âne* (Mlle Franville, MM. Guyon et Victor Henry) ; *Mirette à ses parents* (Mlle Dausmond, MM. Girier et Silvestre).

— Aux Folies-Dramatiques, à 8 h. 1/2, pour les représentations de la troupe d'opéra italien, première représentation du *Barbier de Séville*, opéra en trois actes de G. Rossini. Distribution :

Rosine — Mmes Galvani
Berta — Garagnani
Le comte d'Almaviva — MM. Ciccolini
Figaro — M. Mieli
Don Bartolo — M. Rini
Don Basilio — E. Mariaches
Jozello — Baldrini
Un sergent — Antonini

Dans la scène de la leçon de chant, Mme Galvani chantera le *Carnaval de Venise* et la *Flûte enchantée*.

Hier :

Très belle matinée, à l'Odéon, avec le *Cid*, dans la curieuse reconstitution de la mise en scène du Marais, et *Poils de Carotte*, qui entraînait au répertoire du second Théâtre-Français. La célèbre comédie de M. Jules Renard a été admirablement accueillie par le public qui a fait fête aux interprètes : tous de premier ordre, M. Bernard, Mme Faber, Mlle Reuver et Mme Kerwich.

Au Vaudeville, la seconde représentation de *La Meilleure des femmes* a confirmé le succès de la folle comédie de MM. Maurice Hennequin et Paul Billaud. A chaque acte, d'interminables applaudissements et de nombreux rappels ont témoigné du plaisir pris par le public à entendre l'ouvrage si remarquablement interprété par Mmes Jeanne Rolly, Marguerite Brétil, Mlle Gauthier, Joffe, à la tête d'une troupe d'élite.

Enregistreurs l'énorme succès de la *Phrynie* de Saint-Saëns, accompagné de *L'Amour médecin*, de Poise, hier, en matinée, au Trianon-Lyrique. Chaleureux bravos et longs rappels aux interprètes.

Au jour le jour :

Le service de seconde de *Connais-toi* sera reçu vendredi, à la Comédie-Française, la belle œuvre de M. Paul Hervieu devant être

offerte, selon l'usage, mardi et jeudi aux abonnés.

Cet après-midi commenceront les répétitions en scène, de *L'Honneur et l'Argent*, jusqu'à présent répété au foyer.

Confirmons la nouvelle que nous donnions il y a deux jours déjà comme probable.

Au cours de la représentation de retraite de Mlle Dudlay (24 avril prochain), on verra reparaître sur la scène de la Comédie-Française, dont elle a été une des plus brillantes comédiennes, Mmes Worms-Barrette. Ses nombreux admirateurs seront heureux d'applaudir une fois encore l'exquise artiste, dont ils avaient déploré la retraite prématurée.

Précisons notre information d'hier sur *Myrtil*, que l'on répète à l'Opéra-Comique, concurrentement avec le *Cœur du Moulin*. *Myrtil* est de MM. Auguste Villeroi et Ernest Garnier pour le poème, et de M. Ernest Garnier pour la musique.

A notre tableau des répétitions générales et des premières représentations annoncées pour cette semaine, il convient d'ajouter le *Roi Bombance*, que M. Lugné-Poe annonce pour jeudi et vendredi, à Marigny, sous les auspices de « l'Œuvre ».

La Comédie-Française donnera vendredi prochain, au théâtre Montparnasse (3^e r. 1^{er} fr. 50 cent.), pour le 19^e gala populaire des Trente Ans de théâtre, *Tartuffe* (MM. Silvain, Delaunay, Siblot, Joliet, Falconnier, Ch. Esquier, Grandval, Mmes Du Minil, Kolb, Pavolle, Bérge) ; l'*Opéra-Comique* donnera *Les Vozes de Jeannette* (Mlle Gonzales et M. Maguain) ; les Chansons du jour, par M. Fursy, et une causerie de M. Paul Peltier, avocat, compléteront le spectacle.

La matinée de samedi prochain, au Châtelet, l'honneur sera fait à la comédie de M. Gabriel Fauré, avec l'orchestre Lamoureux ayant à sa tête M. Chevillard. Mme Jeanne Raunay et le superbe programme que l'on sait, a amené tant de demandes, qu'indépendamment du Châtelet, deux bureaux supplémentaires sont ouverts chez les éditeurs Durand et Gruis.

La Comédie, en voici le programme : *Les Femmes dans l'histoire* (Mmes Bartet, Armande ; Pierson, Arsinoé ; Leconte, Henriette ; Soré, Célimène ; Liffand, Agnès ; M. Lenoir, Arnolphe) ; M. Numa « annoncera » les scènes au public ; — 2^e Contes, Fables et Chansons : MM. Leloir (La Fontaine), Paul Monnet (Leconte de Lisle), Pierre Leconte (chansons de Branger, Périat (chansons de Weckerlin), Dusané (Nadard), Provost (conte de Daudet), *La Nuit de février*, de M. Paul Ferrier (M. Guyon et Mlle de Feh), commencera le spectacle.

Quelques brèves renseignements sur le *Scandale*, la pièce nouvelle de M. Henry Bataille, annoncée pour ce soir en répétition générale, à la Renaissance.

La pièce, d'une grande intensité dramatique, comporte quatre actes et trois décors ; premier acte, se passe dans le parc de Luch (décor de M. Jusseume) ; le deuxième et le quatrième se déroulent à Grasse, dans le salon d'une maison particulière ; le troisième acte représente le cabinet de travail du maître de la maison.

Les principaux rôles seront tenus par MM. Lucien Guitry (Maurice Périol), André Dubosc (Jeanne), Pierre Magnier (Artanzone), Amado Lido (Bour (Parisot), Monnier (le Préfet), Mmes Berthe Bady (Charlotte Périol), Marie Samary (Mme Périol mère), Jeanne Desclous (Mme Augier), etc.

Deux enfants jouent un rôle dans la pièce ; la petite Pré et le petit Debay incarnent les enfants du ménage Périol.

Dimanche prochain 4 avril, dans la salle des Concerts du Conservatoire, aura lieu une matinée extraordinaire organisée par la Société mutuelle des professeurs du Conservatoire, au profit de sa caisse de retraites.

Le programme sera entièrement exécuté par les élèves du Conservatoire, qui apporteront ainsi leur contribution à la Mutuelle de leurs maîtres si dévoués.

Le public aura là une occasion rare d'entendre les célèbres classes d'ensemble vocal et instrumental qu'il ne connaît pas, puisqu'elles ne se font entendre que dans des réunions fermées. Elles exécuteront, sous la direction de M. Henri Buser, les œuvres symphoniques et chorales de Weber, Haydn, Gluck (ECHO et Narcisse) qui ont fait l'objet de l'enseignement de cette année. Elles y joindront *Galila*, le magnifique oratorio de Gounod qui n'a pas été entendu depuis de longues années à Paris.

M. Delmas et Mlle Rose Féart, de l'Opéra, ajouteront à l'éclat de cette manifestation des ensembles qu'un développement rapide avait obligé à établir dans des locaux loués pour la circonstance.

Au Siège même, nous avons pris possession des nouveaux locaux dès le mois de décembre dernier et nous avons enfin pu donner aux divers services et aux guichets réservés au public une extension devenue indispensable.

L'ancien hall des titres se trouve prolongé et les paiements et encaissements de coupons, ainsi que de la réception des titres. La location des coffres-forts a été facilitée par une seconde descente dans les sous-sols ; de nouveaux compartiments ont été mis à la disposition du public. Enfin, le service de la conservation des titres, qui détiennent, comme vous le savez, tous les droits de valeurs affectées dans les bureaux de quartier de la région parisienne, a participé, lui aussi, à ces agrandissements. Ceux-ci suffisent à peine, aujourd'hui, aux besoins de votre exploitation et c'est seulement l'utilisation complète du terrain dont nous disposons sur la rue du Clameur-Septembre qui nous donnera un emplacement suffisant à la bonne exécution du travail.

Le Crédit Lyonnais possédait alors une organisation matérielle exceptionnelle imposée par l'accroissement et la division toujours plus grande des opérations qui lui sont confiées, résultant d'un programme d'ensemble tracé depuis longtemps et exécuté par additions successives.

Les relations étroites et journalières que les Sociétés de crédit ont établies avec leurs clients, les facilités toujours croissantes qu'elles donnent au public, ont amené celui-ci à recourir fréquemment à une organisation qui répond à ses besoins. Les moindres opé-

raires et membre de l'institut, voulant témoigner tout l'intérêt qu'il porte à la Société mutuelle des professeurs, a bien voulu accepter d'accompagner au piano plusieurs de ses mélodies.

On peut louer d'avance ses places, 2, rue du Conservatoire.

Malgré les superbes recettes d'hier, en matinée et en soirée, nous refusons du monde, Mme Réjane se voit obligée, à son vif regret, de donner, ce soir lundi, la dernière représentation de *Trains de luxe*, la charmante comédie de M. Abel Hermant, qui sera d'ailleurs reprise au début de la saison prochaine et servira de rentrée à la grande artiste, à son retour d'Amérique.

Mme Réjane revient irrévocablement les dates de vendredi 2 et samedi 3 avril pour la répétition générale et la première représentation de *l'Impératrice*, de Catulle Mendès.

Au Gymnase. 7.385 francs telle est l'énorme recette réalisée par l'An de Buridan à la 44^e représentation. Malgré les succès retentissants obtenus dans le passé par ce théâtre heureux entre tous, ce résultat n'avait jamais été atteint pour un pareil nombre de représentations. La délicate comédie de MM. Robert de Flers et Gaston de Caillavet continue à battre tous les records.

« Les plus joyeuses chansons de Paris, de nos jours et au temps de nos grands pères » tel sera le sujet du prochain « Joudi d'Yvette ». Mme Séverine fera la causerie, avec son élocution habituelle.

« Les Samedis de Madame » vont se trouver interrompus par les fêtes de Pâques. Ils recommenceront le troisième samedi d'avril, avec une causerie de M. Dranem.

Le succès... Il ne devait y avoir que dix représentations de la *Favorita* avec Mme Delna, au Théâtre lyrique municipal de la Gaité ; mais une telle affluence de demandes est arrivée à MM. Isola frères qu'ils ont décidé de faire afficher cinq représentations supplémentaires de l'œuvre de Donizetti. A ces représentations succédera la *Prophète*, avec MM. Alvarez et Mme Delna.

Entre samedi et hier dimanche, le théâtre Michel, à la cent quarantième représentation du *Pouliault*, qui complète si bien les deux nouvelles pièces, la *Secousse* et *Plunkcock et Polonski*, a encaissé une recette de 4.738 francs.

Le bail du théâtre du Palais-Royal vient à expiration le 1^{er} avril 1910. A cette époque, c'est la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, comme nous l'avons dit, qui en deviendra détenteur. La Commission s'est donc préoccupée de savoir quel serait son futur locataire. Elle a offert de céder le bail à M. Eugène Héros, le directeur actuel qui a si brillamment réussi, depuis deux ans que les destinées du théâtre lui ont été confiées. Bien que très touché des sentiments d'unanime sympathie qu'il a rencontrés au sein de la commission et des propositions qui lui étaient faites, M. Eugène Héros a cru devoir décliner l'offre. La commission devra alors choisir la personnalité qui, dans un an, succédera à notre distingué confrère. Nous croyons savoir qu'elle arrêtera prochainement son choix.

En attendant, Monsieur Zéro continue à faire les beaux jours du théâtre de la Montansier.

Le Nouveau Théâtre indépendant annonce son cinquième spectacle inédit au Théâtre Mondain pour les 29, 30 et 31 courant. Au programme : *Les Réves ne mentent pas*, un acte en vers, de MM. J. Germain et F. Signeris ; *La Force de la Race*, un acte en vers, de M. J. Trolat ; *La Quintance*, un acte, de notre confrère M. Jean Conti ; *La Fuite de David*, poème dramatique en trois parties, de M. J. Patin, musique de scène de M. P. Jarnach.

De Nice :

Roméo et Juliette, que la postérité consacra peut-être comme le chef-d'œuvre de Gounod, a été repris hier soir à l'Opéra municipal avec un éclat et un succès extraordinaires, dont la cause réside en partie dans la remarquable interprétation du rôle de Juliette par Mlle Lillian Grenville, l'exquise artiste et éminente cantatrice, et du rôle de Roméo par l'excellent ténor Fernand Lemaire. Tous deux ont été admirables. Il convient de particulièrement insister sur la Juliette, toute de charme candide et de grâce ingénue dont Mlle Grenville nous offre le type accompli, tant par la jeunesse de sa personne que par la beauté et l'exactitude de ses costumes.

Au point de vue vocal et scénique, il y a lieu de noter les progrès incessants de cette artiste toujours soucieuse d'atteindre à la perfection et s'en rapprochant chaque jour davantage. Elle égrena avec brio les difficiles vocalises et exécuta à ravir les trilles sauteuses de la célèbre valse. Au premier acte,

elle fut exquise dans ses aveux du balcon, et au grand duo de la chambre nuptiale, où elle mit un sentiment profond de tendresse et d'amour dans la phrase : « Non, ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'heure ». A l'acte du Tombeau, enfin, elle eut des accents poignants et l'on put constater, une fois de plus, que la charmante artiste est en possession d'une voix merveilleuse, dont elle se sert avec un art parfait. Le ténor Fernand Lemaire, un délicieux Roméo, partagea le succès de sa charmante camarade.

L'Opéra municipal vient de donner la vingtième représentation de *Quo Vadis*, de M. Jean Nougues. Cette œuvre a eu l'éclat d'une grande solennité. Depuis la fondation de l'Opéra de Nice, une seule pièce, la *Gioconda*, de Ponchielli, avait atteint un nombre pareil de représentations, sous la première direction italienne. *Quo vadis* 2^e va d'ailleurs dépasser ce chiffre, puisque la vingt et unième et la vingt-deuxième représentations sont annoncées. La nouvelle série promet d'être encore très brillante, les représentations ayant eu lieu jusqu'ici à bureaux fermés — fait sans précédent dans les annales de notre Opéra. Pour cette soirée de vingtième, l'auteur était au parterre, et c'est devant une salle comble, d'une suprême élégance, que la représentation s'est déroulée au milieu de chaleureux applaudissements. Après chaque acte, une ovation a salué l'auteur et les interprètes, et à la fameuse scène de la prison, au quatrième acte, on a, comme d'habitude, redemandé d'enthousiasme le chœur des Martyrs.

Après la mort de Pétroff, qui termine si poétiquement l'ouvrage, M. Jean Nougues a tenu à associer à son succès M. Henry Villenfrank, qui a réalisé pour son ouvrage une mise en scène remarquable, les interprètes de talent et les musiciens de l'orchestre, qui ont fait triompher l'œuvre nouvelle.

De Vienne :

On donnait avant-hier au Lustspieltheater la première représentation de *Balletmaeddel*, la *Demoiselle du corps de ballet*, version allemande de la *Variation*, la jolie comédie en quatre actes de notre collaborateur et ami M. Pierre Soulaire. Le succès fut considérable. La pièce était du reste interprétée à merveille par Mmes Clemens Krueger et Bolze, MM. Valberg, Forster et Nery.

De Munich :

C'est le 18 juin que s'ouvrira la saison du « Funcher Künster Theater ». L'ensemble du « Deutsches Theater » de Berlin, dirigé par M. Max Reinhardt, nous offrira toute une série nouvelle d'œuvres classiques. Parmi les maîtres qui ont bien voulu prêter leur appui au directeur, M. Max Reinhardt, pour la mise en scène, citons : MM. le professeur Jules Dietz, Robert Engels, professeur Fritz Eriker, professeur Engel, professeur Max Krumpholtz, professeur Emil Orlik, professeur Stern et Gustave Knaia.

Le bureau de voyages Schenker et Co., à Munich, Promenadeplatz, 16, recevra désormais les commandes de billets, et enverra gratuitement sur demande des prospectus détaillés.

Serge Basset.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :

Université des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, à 2 heures : « Bossuet », conférence par M. Jean Richpin, de l'Académie française. Ouverture du *Chœur de la Vierge*. A 5 heures : « La Science à travers le monde », conférence par M. Paul Doumer.

De 4 à 6 heures, « Five o'clock artists », au 1^{er} étage du Café American, à boulevard des Capucines. Entrée par l'escalier de marbre.

Ce soir :

Aux Folies-Bergère, à 8 h. 3/4 précises, la *Revue des Folies-Bergère*, revue franco-anglaise de M. P. L. Flors ; 22 tableaux, 800 costumes (miss Campton et Marie Marville, l'excentrique Chris Richards, Claudius, Pougand, Maurel et Morton. (La Première Entente cordiale. Les Châteaux de la Loire. Les Camelots du Roy). Le plus grand succès de la saison.

A l'Olympia, à 8 h. 1/2, *Paris-Singeries*, revue à grand spectacle en 18 tableaux de MM. Max Dearly et Maurice Milloet (le Pays des singes) ; *Match d'un train* et d'une auto ; le Palais des contes et le Mariage de Canotillon ; Miss Ethel Levey, Mlle Idette Brémontval, Lucy Kelly, etc., MM. Vilbert, Max-Morel, Gibard, Darcey, Resse, etc.), les 18

PARFUM DE LA FLEUR ROUGEANT, 18, F-3-Juillet

LA ROSE FRANCE

POUDRE OPHÉLIA

LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR

PREMIER MAI

Un acompte deFr. 25

Le solde, soit.....Fr. 30

Ensemble.....Fr. 55

moins les impôts.

En remplacement de M. Georges Brémann, votre Conseil vous demande de ratifier la nomination de M. André Madinier, qui a assuré avec un plein succès la direction de votre agence de Nice et qui, depuis de nombreuses années, se trouvait à la tête de votre Siège social, auquel il a donné la plus heureuse impulsion. Les nombreuses qualités dont il a fait preuve et sa parfaite connaissance des affaires nous assurent de l'efficacité de son concours dans ses nouvelles fonctions.

Les administrateurs sortants cette année, sont : MM. le baron Brinard, Joseph Gillet et André Madinier.

Le mandat de vos commissaires est expiré. Les administrateurs et commissaires sortants sont rééligibles.

RÉSOLUTIONS

Prémère résolution

Miniatures Boys, etc., « Monsieur et Madame X... », le vent de la saison. Partie d'attractions et ballet.

— A la Scala, à 8 h. 1/2, *Béguin de Roi*, opéra (Sulbac, Lucy Mürger, Rouvières, Fréjol, Lejal, Danvers, Lila Declos, Trilby, etc.).

— Au Nouveau-Cirque, le plus beau *Hussard de France*, opérette acrobatique, équestre et nautique. Attractions sensationnelles.

— A la « Lune Rousse », 36, boulevard de Clichy (téléph. 587.48) (direction Bonnaud-Bélès), à 9 h. 1/2 : D. Bonnaud, Numa Blés, Baltha, P. Weil, Charton, A. Stanislas, dans leurs œuvres. *L'Épopée*, de Caran d'Ache, présentée par D. Bonnaud. *Le Bon tance*, revue en un acte, jouée par Lucy Pezet, G. Charton, A. Lauff, E. Deary, Numa Blés, etc.

— Salle Charras, 9 heures, « Cinéma d'art » : *L'Enfant prodigue* (Silvain, Delhelly), *La Tosca* (Le Bargy et Sorel), *Visions d'Orient* (en couleurs). Nouvelle série, etc. Matinées jeudi, dimanche et fêtes, à 2 h. 1/2.

— Au « Diable au Corps », la *Revue joyeuse*.

— A l'Olympia, miss Ethel Levey demeure avec nous.

Cette brillante étoile américaine, qu'un trait yankee voulait arracher à l'Olympia, où elle triomphait chaque soir dans *Paris-Singeries*, reste parmi nous. Le contrat qui l'appelait, en effet, le 15 avril, à New-York aux appointements de 30.000 francs par mois, vient d'être résilié par cabotage par M. de Cottens et Marinelli. Cette bonne nouvelle comble de joie le Tout-Paris qui, chaque jour, se presse en foule à l'Olympia pour applaudir, avec cette artiste si complète, Viltbert, Max-Morel, Idette Brémontval, Gérard, Resse, Dorcel, etc., et enfin, M. et Mme X..., ce couple prodigieux qui étonne, ahurit, stupéfie.

La chanson de Fursy, *Pourquoi je suis républicain*... répond si bien au sentiment général, en ces temps de grève de P. T. T. et de syndicalisme à outrance, que ce sont de véritables ovations que recueille chaque soir le « champion rose », dont la Boîte, pour la même motif, est archi-comble.

Le spectacle y est d'ailleurs de tout premier ordre, et le plus joyeux du monde avec Lyse Berté, Jules Moy, Edmée Favart, Mévisto aîné, Casa, Deymond, Rivers et tous les amusants fantaisistes du lieu.

Les salons de La Française étaient comblés pour la conférence de Mlle B. De... Ce sujet piquant, traité avec finesse et tact, a valu à la conférencière un éclatant succès. M. Eddy Levis, dans un exquis discours où la modernité aiguë se mêlait à des aperçus historiques pleins de sel, lui a donné une éloquente réplique. Mmes Cécilia Veltini, Aulhiac, Debry, Demidy, Nina Pack, Suzanne Gai, M. Penard, y ont interprété les maîtres de l'argot moderne.

La Société « les Jeunes », qui se propose de faire connaître les compositeurs et poètes jeunes, a donné hier une réunion aux salons Malakoff. Mlle Berthe Boyv, Albane et M. Gorde ont dit avec succès de fort beaux vers d'un poète dédicé, M. Jean Renard.

Le Nouveau-Cirque de la rue Saint-Honoré annonce pour vendredi prochain 2 avril la première représentation de *Cocoriquette*, fantaisie comique et nautique de MM. Trébla et Codely, musique de M. Emile Bonnamy.

COURRIER MUSICAL

Co solo : Salle des Agriculteurs. Récital de chant par la célèbre Julia Culp (*Hedra* de Schubert, Brahms, Wolf, Strauss).

Billets : à la salle et chez A. Dandelot, 89, rue d'Amsterdam.

Le concert d'orchestre donné par M. Louis Delune vendredi soir, salle Gaveau, a remporté le plus grand succès. C'est devant une assistance nombreuse et enthousiaste, que le distingué compositeur belge a dirigé ses œuvres.

M. le ministre de Belgique et Mme Le Ghaït assistaient à cette belle soirée.

M. Louis Delune nous a fait entendre plusieurs compositions d'une inspiration très personnelle, secondée par des qualités de style et d'orchestration extrêmement intéressantes.

Mme Jeanne Delune, violoncelliste, qui fut aussi très applaudie, donnera mercredi prochain, 31 mars, salle Gaveau, un concert avec l'orchestre Lamoureux, sous la direction de M. Camille Chevillard.

On s'inscrit chez les principaux éditeurs et à la Société musicale.

Alfred Deillia.

La Vie Sportive

LES COURSES

COURSES A AUTTEUIL

C'était le deuxième dimanche du printemps à Autteuil, mais le décor manquait d'éclat : les bourgeois étaient à l'état embryonnaire ; au pesage, des fourrures, des teintes sombres, toujours la même note hivernale. Le sport à Autteuil, dans le prix Murat, l'allure n'a pas été assez vive. Chanoine, dans un déboulé, a été battu par une compagnie de box beaucoup plus vite, Bathilde II. Cappelletto a gagné comme il devait le faire. Quant à Fair King, c'est un grand bébé auquel il faut du temps et de l'expérience, il pourrait faire un bon cheval.

Prix des Violettes (3.000 fr., 3.500 m.). — 4, Matsouyé, à M. G. Belleville (A. Carter) ; 2, Hipparque, à M. J. Martin (Sparkes) ; 3, Pachico, à M. Pizer (Hollborne) (3 longueurs et 1/2, 15 longueurs).

Prix Murat (3.000 fr., 4.500 m.). — 4, Matsouyé, à M. G. Belleville (A. Carter) ; 2, Hipparque, à M. J. Martin (Sparkes) ; 3, Pachico, à M. Pizer (Hollborne) (3 longueurs et 1/2, 15 longueurs).

Prix du Cedre (4.000 fr., 2.800 m.). — 4, Fair King, à M. A. Veil Picard (Parfremont) ; 2, Gribouille, à M. Ch. Brossette (R. Sauval) ; 3, Kurwenal, au comte H. de Pourtales (J. Robinson) (1 longueur, 10 longueurs).

Non placés : Whisky Soda, Bilboquet II, Galet, Lord Kilgore, Warwick IV, Banyah, Heilmir, East River.

Prix mutuel à 10 fr. : Gagnant, 60 fr. Placés : Fair King, 17 fr. ; Gribouille, 15 fr. 50 ; Kurwenal, 13 fr. 50.

Prix Murat (3.000 fr., 4.500 m.). — 4, Bathilde II, à M. Michel-E. Lazard (Heath) ; 2, Chanoine, à M. Ricotti (R. Sauval) ; 3, Fiesole II, à M. Jacques Hennessy (J. Bartholomew).

Non placés : Trianon III, Brantôme II.

Prix mutuel à 10 fr. : Gagnant 50 fr. Placés : Bathilde II, 24 fr. ; Chanoine, 18 fr.

Prix Marignan (4.000 fr., 3.100 m.). — 4, Cappelletto, à M. James Hennessy (Parfremont) ; 2, Domination, à M. Ch. Brossette.

(R. Sauval) ; 3, Bol, à M. Ch. Liénart (A. Carter) (1 longueur 1/2, 3/4, tète).

Non placés : Antiohis, La Marmotte, Frelon II, Orgerus.

Prix mutuel à 10 fr. : Gagnant, 25 fr. Placés : Cappelletto, 15 fr. 50 ; Domination, 19 fr.

Prix Royal Junior (4.000 fr., 3.500 m.). — 1, Jungfrau, à M. J. Trarieux (Deferver) ; 2, La Corne, à M. T. Balsan (A. Benson) ; 3, Poigny, à M. Pizer (Leacavellier) (3/4 de longueur, 5 longueurs).

Non placés : Bitter.

Prix mutuel à 10 fr. : Gagnant, 29 fr. Placés : Jungfrau, 15 fr. 50 ; La Corne, 14 fr.

Prix des Pâquerettes (4.000 fr., 3.500 m.). — 1, La Corne, à M. Ch. Liénart (A. Carter) ; 2, Schaffhouse, à M. Champion (J. Robinson) ; 3, Dialbia, à M. Pizer (Hollborne) (1 longueur, 5 longueurs).

Prix mutuel à 10 fr. : Gagnant, 15 fr. 50.

Ajax.

LES ARMES

Le challenge de la Cité

Dans les demi-finales du challenge d'épée de la Cité, la salle Nissard (MM. le docteur Drouard, L. Péron, Crespin et Remy) a battu la salle Lannes par 17 touches à 46.

La salle de la Préfecture (MM. Guillaume, Ch. Meyer, Rouget et Moulinet) a battu la salle Gany par 33 touches à 30.

La finale sera disputée mardi entre la salle de la Cité et la salle Nissard.

L'équipe nationale de 1909

Voici les résultats de l'importante épreuve disputée hier à l'Ecole des hautes études commerciales, en vue de la formation de l'équipe nationale de 1909 :

1, M. G. Albert (3 touches) ; 2, ex æquo, MM. G. Anson et Ouilon-Carrière (4 touches) ; 3, ex æquo, MM. Lelu et J. Stern (5 touches) ; 4, M. A. Massard (6 touches) ; 5, M. E. Olivier (7 touches) ; 6, ex æquo, MM. Lippmann, Pingaud, Dillon-Kavanagh (8 touches) ; 7, ex æquo, MM. J. Lacroix et Péron (11 touches) ; 8, ex æquo, MM. Masson et F. Dubourdieu ; 15, M. Remy.

MM. Robbe et Poupart avaient déclaré forfait.

Nos champions, dans les épreuves où la France se fera officiellement représenter, seront donc désignés parmi les tireurs mentionnés sur cette liste, et dans un ordre de préférence correspondant au classement que nous indiquons.

Jean Septime.

TIR

Au Cercle du Bois de Boulogne

Le prix d'Autteuil a été brillamment disputé, au stand de la pelouse de Madrid, par les membres du Cercle du Bois de Boulogne.

M. Maze-Senzier s'est classé premier avec huit pigeons sur huit, et M. F. Colombel deuxième avec le score de sept sur huit.

Quant à la troisième place, elle a été partagée par le comte Georges de Montesquiou et M. Paul Bignon, qui ont abattu chacun cinq oiseaux sur six.

La poule aux pigeons est revenue à MM. F. Colombel et Jigé, ex æquo.

Parmi les sportsmen présents, je citerai encore : MM. le baron Gourgand, Georges Plagnio, Jules, Roger de Barbarin, Gayant, le comte de Larey, Robinson, Lahovary, Loret de Mola, le baron d'Orosdy, Lorchap, Forismore, Galichon, etc.

Un pigeon sera tiré le prix Bourquet (un pigeon, handicap).

Paul Manoury.

L'IMPOT SUR LE REVENU ET LES SOCIÉTÉS SPORTIVES

Dans sa séance du 25 mars, l'Académie des Sports a pris une fort intéressante initiative : elle s'est préoccupée, sur la proposition de M. Hébrard de Villeneuve, des conséquences que pourrait avoir le projet de loi organique de l'impôt sur le revenu récemment voté par la Chambre des députés, en ce qui concerne l'avenir des sociétés sportives en France.

Aux termes de l'art. 17, sont seules exemptées de l'impôt les associations de bienfaisance reconnues d'utilité publique ; il en résulte, *contrairement* que toutes les sociétés sportives même les plus utiles, même celles qui sont reconnues et subventionnées par le gouvernement, devront payer l'impôt sur le revenu.

L'Académie des Sports a pensé qu'il n'y avait pas lieu d'accepter sans protestations une solution si peu équitable et si préjudiciable aux intérêts généraux qu'elle représente.

Elle a donc décidé de soumettre d'abord la question à sa commission de législation sportive qui procédera à une étude approfondie et de faire ensuite, d'accord avec les grandes sociétés sportives, les démarches nécessaires auprès du gouvernement et de la commission du Sénat.

La commission de législation de l'Académie des Sports se trouve ainsi composée : président, M. Hébrard de Villeneuve ; membres : MM. Glantz, comte Clary, Merillon, Pratz, Lancelot, Cazalot, de Decezes, prince Murat, Baron Gourgand, Balif et commandant Renard.

AUTOMOBILISME

Pas de Salon en 1909... Peut-être !

Le comité de la Chambre syndicale de l'Automobile s'est prononcé samedi contre le Salon annuel par onze voix contre dix et deux abstentions.

C'est également prononcé, mais cette fois à l'unanimité, pour le Salon tous les deux ans, et a aussi voté l'utilité d'une exposition en 1910.

Ces deux votes auront à être ratifiés par l'Assemblée générale de la Chambre syndicale, qui sera tenue prochainement. Puis le débat sera porté pour la seconde fois devant l'Automobile-Club de France qui, lui, en décembre dernier, voté le maintien du Salon annuel.

On dit que l'Automobile-Club de France confirmera sa précédente décision : nul n'étant forcé d'exposer, il considère que si l'intérêt des uns est de s'abstenir, l'intérêt des autres est de se manifester et que son devoir à lui, Société d'Encouragement, est par conséquent de seconder les seconds.

Envoyez à l'Auto-Office, 75, avenue des Champs-Élysées, votre carte, et vous recevrez franco son catalogue 1909, comprenant toutes les principales marques d'automobiles, une description détaillée des principaux appareils de locomotion aérienne et des tarifs complets de voitures de location.

L'Auto-Office peut, du reste, livrer dans les meilleures conditions les automobiles des principales marques, grâce à ses importants marchés avec les usines, les grands carrossiers et les fabricants d'accessoires.

Un des honorables représentants d'un département du Centre, manifestant son enthousiasme en descendant de l'aéroplane Wright, en disant : « Je n'ai senti une

sensation aussi agréable que le jour où je suis monté pour la première fois dans une automobile Charron ».

Le rapprochement est amusant et témoigne d'une observation juste.

Charron, Limited, 7, rue Ampère, Puteaux.

Voitures de luxe Charron et Renault en location, au mois, à la semaine ou à la journée, s'adresser pour tous renseignements à la maison Bondis et Co, 45, avenue de la Grande-Armée, Paris.

Les derniers perfectionnements existent sur les châssis Léon Bollée, du Mans, réputés justement comme les plus souples, les plus silencieux et les mieux construits.

Succursale de Paris, 49, rue de Villiers, à Neuilly-sur-Seine.

Les occasions en Renault et en Panhard, complètement à neuf et garanties, ne se trouvent qu'à la maison Outhenin-Chaladon (G. de Knyff, directeur), 4, rue de Chartres, à Neuilly (porte Maillot). Aucune voiture n'est mise en vente sans avoir été démontée jusqu'au dernier boulon et remise en état.

A tort ou à raison, les 6-cylindres ont une clientèle. Rappelons à celle-ci que la Lorraine-Dietrich a pour la satisfaire deux modèles : 15 et 70 HP, qui sont parfaites de tous points.

Pour avoir dans des conditions extrêmement avantageuses une voiture Léon Bollée, du Mans, ou une des merveilleuses voitures légères Zedel 1909, il faut s'adresser à M. Vendel, agent direct, 20, rue Brunel, Paris.

La Banque automobile, 10, rue Castiglione, à Paris, envoie franco sur demande son *Fascicule illustré*, donnant des renseignements sur toutes les marques de voitures automobiles, de luxe ou de livraison, vendues aux meilleures conditions et payables au gré de l'acheteur.

Dans la course du kilomètre à Nice, Sizaire sur une Sizaire et Naudin, monocylindrique de 100 d'alsage, s'est classé premier de la première catégorie en 43 secondes 1/5, soit à une moyenne de 83 kil. 333 à l'heure, battant toutes les monocylindriques, toutes les 2-cylindres, toutes les 4-cylindres jusqu'à 100 d'alsage et toutes les 6-cylindres.

On peut profiter d'occasions véritables en voitures Mors, Panhard, Levassor et Renault en s'adressant à MM. Rivalta et Co, 41, rue de Berri.

BOXE

Les championnats professionnels. — Willie Lewis bat Jewey Smith. — Les champions de France en Angleterre.

Les championnats professionnels se sont poursuivis samedi soir au Wonderland, avec succès. En poids moyens il y eut une fort belle rencontre entre Lacroix qui tire bien et Perroud qui frappe peu mais dur.

Un match entre le Champion du monde poids moyen Willie Lewis, contre le poids lourd anglais Jewey Smith, terminait la soirée.

Bien que le principe de la rencontre fut antispportif, l'écart des poids, 68 kilos contre 87 kilos, se trouvait compensé par la différence de classe. La science de Willie Lewis, qui bloqua admirablement toutes les lignes,

eut raison de la puissance de Jewey Smith. Le combat fut assez agaçant même, bien que la victoire ait été acquise à Lewis dès la troisième reprise. Le public, sentimental, était pour Willie Lewis ; il n'a pas été suffisamment juste pour Jewey Smith, dont le courage et la loyauté méritaient d'être acclamés.

Jewey Smith est un type moulu de boxeur ; par sa garde, par sa silhouette d'un effroyable, brutal et monstrueux athlétisme, par son masque sauvage, entêté, bouledogue, il semble être la réalisation vivante d'un de ces boxeurs que reproduisent les vieilles estampes anglaises qui datent du temps des combats à poings nus dans les champs.

D'abord antipathique à cause de la résolution bouffée des traits, Jewey Smith ne tarde pas à devenir sympathique. Son visage se déride au nez ; un bon direct qui lui ensangante la coupe ou la bouche lui arrache un sourire, un rire. Il prend loyalement et splendidement plaisir à sa tâche. Il fut très bon sportsman samedi soir, et se montra aussi boxeur très en progrès.

Le conseil de la Fédération française des sociétés de boxe vient de désigner deux de ses champions amateurs, M. Vieux, champion de France, poids plume de boxe anglaise, et M. Mourier, champion de France, dans la catégorie extralégers, pour représenter la France aux championnats d'Angleterre amateurs organisés par l'Amateur Boxing Association le 7 avril prochain à l'Alexandra Palace, à Londres.

AEROSTATION

La Commission sportive de l'Aéro-Club de France. La commission sportive de l'Aéro-Club de France, sous la présidence du comte de Castillon de Saint-Victor, procède à l'homologation des grandes performances en ballons sphériques, de l'année 1908.

La Coupe de distance du *Gaulois*, a été attribuée à M. Alfred Leblanc, pour 990 kil. 432 mètres, les 16-17 mars 1907.

La grande médaille d'or de l'Aéro-Club de France, jointe au prix Santos-Dumont, sera décernée à M. Victor de Beaulieu, pour son voyage de 55 heures 58 minutes, les 4-5 et 6 décembre 1908. Ce même lauréat recevra aussi la médaille d'argent de la plus longue durée pour l'année écoulée.

La médaille de la plus grande distance en ballon sphérique, a été attribuée au lieutenant Bellingier, pour 951 kilom. 130 m., les 8 et 9 décembre 1908.

La médaille des meilleurs résultats sportifs pour 1908, sera remise à M. Georges Blanchet.

Le bureau de la Commission a été réuni la façon suivante : Président, comte de Castillon de Saint-Victor ; secrétaire, M. Edouard Surcouf.

VELOCEPÉDIE

Le vélodrome du Parc des Princes a, hier, donné sa réunion d'ouverture... au vélodrome d'Hiver, dont le caractère se trouve ainsi avoir été prolongée d'un dimanche.

La course de vitesse a été gagnée par Delage et la course de l'heure par Darracon avec 80 kilomètres 974 mètres.

FOOTBALL ASSOCIATION

Le championnat militaire s'est terminé hier à Colombes par la victoire du 129^e d'infanterie (Le Havre), qui a battu par 4 buts à zéro le 9^e bataillon de chasseurs de Longwy.

Frantz-Reichel.

Petites Annonces

La Ligne... 6 francs

Par Dix insertions ou Cinquante lignes. 5 francs

Les Annonces à 3 francs la Ligne concernent :

1^{re} L'Industrie et les Fonds de commerce ;

2^{de} Les Occasions, l'Enseignement, les Emplois et les Gens de maison ;

3^{es} Les Locations ;

4^{es} Les Pensions bourgeoises.

PLAISIRS PARISIENS

Programme des Théâtres

MATINÉES

THEATRE MICHEL. — 4 h. 1/2. — Causerie de M. René Kerdyk : les Chansons de Chérubini.

THEATRE DES ARTS (Tél. 586.03). — 4 h. 0/0. — Matinée de gala.

PALAIS DE GLACE (2 h.). Patinage sur vraie glace.

SOIRÉE

OPERA (Tél. 231.53). — 7 h. 3/4. — Sigurd.

Mercredi : *La Walkyrie*.

Vendredi : *Lohengrin*.

Samedi : *Monna Vanna* ; *Javotte*.

FRANÇAIS (Tél. 102.23). — 8 h. 1/2. — Le Dépit amoureux ; Connais-toi ; Connais-toi.

Mardi et jeudi : *Amis* ; *Connais-toi*.

Mercredi : *Le Luthier de Crémone* ; le *Parisien* ; *L'Anglais tel qu'on le parle*.

Vendredi : *Le Legs* ; *Connais-toi*.

Samedi : *Le Mariage forcé* ; *Connais-toi*.

OPERA-COMIQUE (Tél. 103.76). — 8 h. 0/0. — Louise.

Mardi et samedi : *Iphigénie en Tauride*.

Mercredi : *Manon*.

Jeudi : *Werther*.

Vendredi : *Solange*.

DEON (Tél. 31.12). — 8 h. 1/2. — Le Cœur et la Dot ; Poi de Carotte.

Mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi : *Beethoven*.

THEATRE SARAH-BERNHARDT (Tél. 810.43). — 8 h. 1/4. — L'Aiglon.

VAUDEVILLE (Tél. 102.09). — 8 h. 3/4. — La Meilleure des femmes.

VARIÉTÉS (Tél. 101.50). — 8 h. 1/4. — Un Mari trop malin ; à 9 h. : le Roi.

RENAISSANCE. — 8 h. 3/4. — Répétition générale.

THEATRE REJANE (Tél. 238.78). — 8 h. 3/4. — Trains de luxe.

NOUVEAUTES (Tél. 102.51). — 8 h. 3/4. — Une Grosse Affaire.

PORT SAINT-MARTIN (Tél. 437.53). — 8 h. 1/2. — Le Maître de forges.

THEATRE LYRIQUE MUNICIPAL (GAITE) (Tél. 129.09). — 8 h. 0/0. — Claironnette ; la Dame blanche.

GYMNASE (Tél. 102.65). — 9 h. 3/4. — La Joie du talon ; à 9 heures, l'âne de Buridan.

THEATRE ANTOINE (Tél. 436.33). — 8 h. 1/2. — La Clavière.

THEATRE MICHEL 28 et 40, rue des Mathurins (Tél. 163.30). — 9 h. 0/0. — Le Bon Parnasse ; le Poulailler ; la Secousse ; Plumecock et Polowski.

CHATELET (Tél. 102.87). — 8 h. 1/4. — Les Aventures de Gavroche.

PALAIS ROYAL (Tél. 102.50). — 8 h. 3/4. — Monsieur Zéro.

THEATRE MICHEL 28 et 40, rue des Mathurins (Tél. 163.30). — 9 h. 0/0. — Le Bon Parnasse ; le Poulailler ; la Secousse ; Plumecock et Polowski.

CHATELET (Tél. 102.87). — 8 h. 1/4. — Les Aventures de Gavroche.